

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



UN DISCOURS DE LORD DUFFERIN

L'auteur des *Letters from High Latitudes*, devenu homme d'Etat, et placé par la confiance de la souveraine à la tête de nos affaires, ne semble avoir rien perdu de ses goûts d'autrefois pour les voyages, et il sait accommoder cette passion avec l'intérêt public. Un Gouverneur peut-il mieux employer la saison des vacances qu'en visitant les provinces dont les destinées lui sont confiées. Notre pays est immense et relativement jeune; c'est dire qu'il est imparfaitement connu de ses propres habitants. Il est probable que Lord Dufferin, du train qu'il y va, en saura bientôt plus que nous sur le Canada.

En revenant de son dernier voyage dans l'Ouest, le Gouverneur Général s'est arrêté à Toronto, où il a prononcé un discours dont la presse a fait avec raison les plus grands éloges. Nous nous faisons un devoir d'en publier quelques extraits :

« Mais, messieurs, quoique le langage de la reconnaissance puisse me faire défaut, le sujet même me fournit celui de la félicitation, car jamais le chef d'un gouvernement n'a traversé de territoire où s'offrent plus de preuves de contentement actuel et si rempli de promesses pour l'avenir. (Applaudissements.) Depuis les terres couvertes de forêts qui vous bornent au nord, dont les solitudes primitives sont entrecoupées, percées çà et là par la rude culture du colon qui a reçu gratuitement son lot de terre, jusqu'aux champs des townships, proprement clôturés et regorgeant de moissons jaunissantes, le long des rives de vos lacs : depuis les vergers du Niagara jusqu'aux territoires de chasse du Nepigon; sous la tente de l'indien comme sous le toit du fermier; dans l'atelier de l'artisan comme dans le bureau de celui qui l'emploie, partout j'ai appris que le peuple est content; content de sa perspective individuelle comme de celle du pays; content du gouvernement qui le régit et des institutions qu'il possède; content de faire partie de l'empire britannique. Vraiment je ne puis m'empêcher de penser qu'à part l'avantage personnel que j'en retire, ma visite à travers les provinces, aura produit quelque bien général, en démontrant la spontanéité, l'unanimité des sentiments de confiance qui régissent dans toute la Puissance à l'égard de sa propre destinée, de sa connection avec la mère-patrie et de la liberté bien ordonnée sous une monarchie constitutionnelle. »

On va voir maintenant que Lord Dufferin comprend l'idée de patriotisme comme un vrai Canadien :

« Et, messieurs, c'est cette réunion de sentiment qui est pour moi la source d'une aussi grande satisfaction. Il est impossible d'exprimer par des mots combien je suis orgueilleux comme anglais de la loyauté du Canada envers l'Angleterre. (Ecoutez, écoutez.) Cependant, je serais le premier à regretter ce sentiment de loyauté s'il rendait le Canada déloyal à lui-même, s'il devait émousser et étouffer le vrai patriotisme canadien ou engendrer un esprit de trop grande dépendance. Ce n'est pas le cas cependant; bien loin de là. La législation de votre parlement, l'attitude de vos hommes d'Etat, le langage de vos journaux, montrent suffisamment avec quelle énergie et quelle intelligence vous êtes prêts à appliquer et à développer les pouvoirs législatifs presque illimités qui sont votre partage, (écoutez, écoutez); tandis que d'un autre côté la tendance qui se manifeste à effacer toute jalousie sectionnelle, à faire disparaître tout Provincialisme absolu prouve avec quelle force bat aujourd'hui le jeune cœur de votre Etat confédéré, prouve aussi que votre peuple a conscience de son existence comme nation. (Bruyants appls.) Actuellement, il n'entre plus en Canada un seul chelin de monnaie anglaise, le gouvernement d'Angleterre n'intervient plus dans les affaires domestiques de la Puissance et les relations entre les deux pays sont réglées par esprit de déférence, de modération qui jette un grand crédit sur les hommes d'Etat de l'Angleterre et du Canada. (Ecoutez, écoutez.) Loin que cette au-

tonomie ait amené aucune divergence de vue ou d'aspiration, toute personne qui lit notre histoire devra se convaincre que les relations du Canada avec la Grande Bretagne sont infiniment plus amicales maintenant qu'aux premiers jours alors que les relations politiques des deux pays étaient constamment troublées par un état de sujétion excessive, que jamais le Canada n'a été aussi étroitement attaché à la mère-patrie par sympathie d'intérêt et unité de vues, aussi orgueilleux de son droit à partager le vieil héritage de l'Angleterre, aussi bien disposé à accepter sa part des obligations que lui impose son droit de partager les destinées futures de l'Empire. (Appl. frénétiques). Aussi rien ne m'a frappé, rien ne m'a touché comme cette loyauté passionnée que j'ai rencontrée partout pour la personne et le trône de la Reine Victoria. »

Ecoutez maintenant une leçon de haute politique :

« Les Canadiens sont loyaux à la Reine Victoria, d'abord parce qu'ils l'honorent et qu'ils l'aiment pour ses qualités personnelles, pour le dévouement de toute sa vie à ses importants devoirs, pour sa fidélité à remplir les obligations d'un monarque constitutionnel; ensuite ils l'honorent comme le symbole et le représentant national d'une vie pleine de gloire, d'une forme de gouvernement aussi parfaite que n'en possède aucun pays au monde, d'une vie nationale illustrée pendant des siècles par les hauts faits de ses patriotes, de ses hommes d'Etat, de ses gouverneurs et de ses savants, une forme de gouvernement qui, plus que tout autre, joint l'élément de stabilité à la reconnaissance complète des droits du peuple et assure autant qu'il est possible, dans les conditions d'imperfection de la nature humaine, par ses détails d'organisation sociale, une admirable simplicité de mœurs et un remarquable ensemble d'obligations réciproques dans toutes les classes appelées à régler nos relations civiles. En traversant les lacs, je suis passé comme vous le savez, à Chicago, cette ville qui renaît de ses cendres beaucoup plus riche et beaucoup plus belle; je suis arrêté aussi à Détroit qui possède la une population des plus prospères et des plus intelligentes de ce continent. Dans ces deux villes j'ai été accueilli avec beaucoup de bienveillance et de bonté par les autorités civiques et les citoyens eux-mêmes qui cherchaient à me faire comprendre tout ce que ce grand et généreux peuple qui a placé les Etats-Unis à un rang aussi honorable parmi les nations, éprouve de sympathie pour ses voisins du Canada. Mais bien que disposé à suivre avec une admiration et une sympathie bien naturelles, le développement de la Puissance, nos amis de l'autre côté des lignes ont l'habitude comme vous le savez d'occuper leurs moments de loisir par ces graves sentences qu'affectionnaient les dieux antiques. (Rires). Plus d'une fois on m'a fait remarquer que le Canada devrait allier sa fortune à celle de la grande république. Pour toute réponse à ces invitations, je répondais invariablement que le peuple canadien était avant tout un peuple démocratique, que rien ne pourrait nous satisfaire à moins que la volonté populaire n'exercât un contrôle complet et immédiat sur l'Exécutif, que les ministres qui étaient à la tête du gouvernement n'étaient qu'un comité du Parlement qui émanait lui-même de la volonté du peuple, (longs applaudissements), et que pas un Canadien ne respirerait librement, s'il pensait que ceux qui administrent les affaires du pays fussent en dehors du contact et du contrôle de nos assemblées législatives (Applaudissements). Dans cette réponse, toute simple qu'elle soit, il y a un grain de profonde philosophie. Il me paraît évident que même au point de vue des partisans les plus enthousiastes des droits du peuple, le système de gouvernement du Canada est aussi parfait qu'il est possible de l'être, parce que tout en n'étant point exposé aux difficultés qui découlent des complications historiques et qui apportent des entraves au fonctionnement du mécanisme gouvernemental chez la mère-patrie, tout en jouissant de tous les droits et de toutes les garanties que vous puissiez désirer, un élément additionnel d'élasticité est introduit dans notre système par la personne du gouverneur-général. Dans presque toutes les formes de gouvernement, les conflits entre le chef de l'Etat et les représentants du peuple sont toujours excessivement dangereux et ont

généralement de graves conséquences, parce que l'on n'a pas le pouvoir d'en appeler à un tiers. Au contraire, en Canada, advenant le cas d'un désaccord entre le gouverneur-général et le parlement, la question serait référée à l'Angleterre qui ne pouvant avoir d'autre but que de donner libre cours à vos institutions parlementaires, n'interviendrait qu'avec bienveillance et pour remplacer un vice-roi impraticable, car il peut s'en trouver, (rires) par un autre plus compétent et plus capable de remplir ses devoirs. Tout cela se ferait sans causer la moindre secousse et sans troubler pour un instant la marche générale de vos affaires. (Applaudissements). Ainsi la loyauté du peuple canadien envers la couronne est raisonnée. (Applaudissements). Il sait apprécier l'avantage d'avoir hérité d'un système de gouvernement constitutionnel si facile à mettre en opération, si bien équilibré, et si particulièrement adapté à ses besoins. (Applaudissements). Si, à cette admirable constitution, vous ajoutez les bienfaits de la nomination des juges, pour leur habileté et leur science, par les ministres responsables, et la répudiation du système de l'élection populaire, plaçant ainsi les personnes chargées de l'administration de la justice à la fois au-dessus des faveurs populaires et des influences politiques (applaudissements); un service civil dont la permanence est appuyée par les deux grands partis politiques du pays, ce qui le dégage de toute alliance de parti et le dispose à considérer comme son devoir le service du pays et non le service de ceux dont il partage les opinions, — un système électoral défavorable à la corruption, grâce au scrutin et aux cours d'élection récemment constituées; une population forte, industrielle, adonnée aux bonnes mœurs, et en dernier lieu, une étendue presque sans bornes de territoire, riche en ressources de toutes sortes; on peut dire avec orgueil que le Canada commence sa carrière sous des auspices aussi rassurants, aussi solides, aussi brillants qu'aucun autre pays du globe dont la barque ait été confiée à la mer orageuse du temps. (Applaudissements enthousiastes.) »

Lord Dufferin passe ensuite au sujet de l'immigration, et ses paroles, très-favorables au pays, ne pourront que servir nos intérêts en Angleterre en encourageant la population agricole et ouvrière à venir au Canada plutôt qu'aux Etats-Unis.

O. D.

DES BANQUES ET DE LEUR ACTION

Dans un article précédent, nous avons fait connaître la formation des banques, nous avons montré que la monnaie avait perfectionné l'échange en généralisant le troc, que le crédit et l'effet commercial avaient donné lieu à l'escompte, que l'escompte s'était centralisé dans les banques et que par l'émission et la circulation de leurs billets, les banques avaient trouvé le moyen d'assurer au crédit commercial la continuité et l'expansion dont il a besoin.

Nous ajouterons que pas plus que l'effet de commerce, le billet de banque ne chasse la monnaie de son domaine naturel et ne la détrône de l'action décisive qu'elle exerce sur le règlement des échanges; en remplaçant dans la circulation une certaine quantité d'effets de commerce, les banques rendent inutiles les accumulations particulières de monnaie, les thésaurisations que nécessitaient l'escompte et le paiement des effets. Une portion du numéraire que les accumulations absorbaient, se place comme capital dans des emplois productifs, une autre rentre dans la circulation active ou vient former et alimenter la réserve métallique des banques. Les banques deviennent ainsi les grands entrepositaires du numéraire et des métaux précieux du pays qu'elles desservent.

N'oublions pas non plus que le billet de banque n'est

point une création de capital ; il n'est point en lui-même une richesse, il n'est qu'un signe représentatif du numéraire qui économise l'emploi des métaux précieux et à l'aide duquel le capital circulant du pays se livre avec plus de régularité et d'activité aux évolutions que lui impriment le commerce et l'industrie.

Nous avons à étudier maintenant une autre espèce de crédit : Le crédit commanditaire dans ses rapports avec le crédit commercial qu'il affecte sérieusement à de certaines périodes et dans ses rapports avec les banques auxquelles il a souvent recours.

L'appropriation des grandes découvertes scientifiques par l'industrie, qui a donné depuis cinquante ans au monde matériel une physionomie si nouvelle, a également amené dans les intérêts économiques des combinaisons qui ne s'étaient jamais présentées avec un tel caractère d'universalité. La création de ces puissants instruments de circulation et de production enfantés par les découvertes modernes, les chemins de fer, par exemple, dépassait par la masse de capitaux qu'elle exigeait, les risques qui y étaient attachés et les intérêts généraux qu'elle affectait, les ressources bornées des fortunes individuelles ; les simples particuliers n'eussent pas osé ou n'eussent pas pu engager tous leurs capitaux dans de si vastes entreprises.

L'association a suppléé à ce défaut de puissance ou d'audace des fortunes particulières. Ce qu'un seul ou quelques-uns n'eussent pas pu ou osé tenter a été entrepris et exécuté par des compagnies, c'est-à-dire par des associations de capitaux qui, faisant appel à tout le monde, acceptent l'apport de chacun ; l'association a fourni aux grandes entreprises le moteur financier dont elles avaient besoin.

En effet, appelant les petits capitaux, résultat de l'épargne, à prendre leur part des grandes entreprises, l'association a créé une forme de propriété toute nouvelle, une propriété collective, divisée et mobilisée de façon à être à la portée des plus petites fortunes. Le capital ainsi formé par l'association fut divisé en portions minimes représentées par un titre au porteur, l'action, titre anonyme qui se peut transmettre de la main à la main, comme le billet de banque ou la monnaie.

Les actions, par leur nature, constituent un capital fixe, immobilier. Par leur forme, c'est-à-dire par l'extrême division et le caractère anonyme de leurs titres, elles ont, quant à leur transmission, les attributs des valeurs mobilières ; ce sont en un mot, des valeurs immobilières douées de la forme mobilière.

Ainsi, désormais, il n'est plus de projets trop vastes, plus d'entreprises trop colossales devant lesquels l'énergie humaine doit reculer ; l'association, par la réunion des petits capitaux, met à leur disposition les fonds nécessaires pour leur exécution. La commandite par portions minimes, le crédit commanditaire par fractions réduites est créé : canaux, chemins de fer, houillères, transports maritimes, usines, toutes les entreprises que nos pères n'eussent pu aborder, sont devenues possibles et cette richesse nouvelle a créé, mise à la portée de tous, associe et intéresse tout le monde à sa formation.

Le capital disponible, fruit de l'épargne, par suite du développement du crédit commanditaire, par suite de la création de l'action, n'a plus seulement l'escompte ou le crédit commercial comme placement ; il est sollicité par deux demandes : l'industrie, le commerce d'un côté, les grandes entreprises de l'autre.

Efforçons-nous de bien saisir la différence entre l'emploi du capital disponible dans l'escompte du papier de commerce et l'emploi du capital disponible dans les entreprises par actions.

Le capital employé à l'escompte, avons-nous dit, rentre immédiatement dans la circulation et va aider la production.

Le capital employé dans une action d'une entreprise quelconque, chemin de fer ou usine, que représente-t-il ? Il représente une commandite, c'est-à-dire un placement de longue haleine.

L'un agit avec et sur les capitaux qui se meuvent sans cesse entre la production et la consommation, l'autre agit avec et sur des capitaux qui s'immobilisent en placements productifs.

L'un s'associe au travail actif.

L'autre est appelé à augmenter les instruments et la production du travail.

Cette différence entre le crédit commercial et le crédit commanditaire peut s'indiquer d'un mot : le crédit commercial liquide les comptes relatifs au travail fait, tandis que le crédit commanditaire fournit des instruments de production au travail futur.

Les opérations du crédit commercial reposent sur des ressources existantes, sur les capitaux circulants dans l'industrie et le commerce ; l'évolution de ces capitaux est rapide ; les opérations du crédit commercial qui s'adaptent à ces mouvements sont à courte échéance et les profits sont rapidement acquis et réinvestis.

Il n'en est pas de même des opérations du crédit commanditaire, elles ont pour objet la création d'entreprises longues à établir, elles embrassent des années et les profits ne sont que dans des perspectives fort lointaines.

Aussi, pour obvier à cette immobilisation et à cette attente si longue des profits, les actions sont réalisables immédiatement, elles peuvent se transmettre du possesseur fatigué d'attendre à un autre ayant plus de confiance dans l'entreprise. Mais ici intervient un tiers : entre le titre à vendre et le capital à placer intervient le spéculateur qui escompte les bénéfices éventuels qu'il se promet ; ce n'est point un achat au comptant qu'il propose, c'est un achat à terme ; il espère qu'entre l'achat et la livraison du titre, une plus value sera acquise à l'action, il sait même comment amener cette hausse factice, soit par des achats considérables simulés, soit par des bruits répandus favorables à l'entreprise et qui feront que les capitaux s'y porteront alléchés par l'appât du gain.

Quelle différence entre les deux crédits ! Le crédit commercial en dehors de toute chance aléatoire, basé sur une valeur à échéance fixe créée pour un travail accompli. Le crédit commanditaire, lorsqu'il veut cesser d'être une valeur immobilière, qu'il faut garder longtemps pour jouir du bénéfice du travail à accomplir, soumis aux éventualités de la spéculation, n'ayant point de valeur fixe et ne changeant de main que sous l'influence de dividendes illusoire ou d'attraits plus vains encore.

L'un basé sur un fait accompli, une production déjà vendue.

L'autre basé sur des espérances de succès, sur des rendements futurs.

Tous deux s'appuient sur ses banques, tous deux ont besoin de cette réserve de capital disponible concentré dans les banques, tous deux se présentent sur le marché du crédit pour s'y disputer les ressources de l'épargne.

C'est lorsque se produit cette demande impérieuse de capital, que la sagesse des banques se montre.

Qu'elles cèdent aux sollicitations du crédit commanditaire qui offre de payer plus cher les avances qu'il obtient, parce qu'il vit d'espérance, et les ressources nécessaires au capital de roulement de la production se resserrent et la production se ralentit. Qu'elles immobilisent dans le crédit commanditaire leurs fonds disponibles et leur action vivifiante qui donnait l'activité au commerce et à l'industrie s'arrête, et les crises commerciales, qui amassent plus de sinistres en quelques jours, que cinq années de prospérité n'en feront oublier, conséquence fatale de l'arrêt de l'industrie, détruisent du même coup, le capital disponible, qui eut servi à rendre à la production son énergie passée.

LOUIS RICHER.

DÉSEPOIR

Puisque tout ici-bas, à son destin succombe,
Les roses, le printemps, les oiseaux, les amours ;
Puisqu'il faut, tôt ou tard, pleurer sur une tombe,
Puisque notre bonheur marche vers l'écatombe,
Comme un torrent fongueux qui bondit en son cours....

Puisque dans nos plaisirs, au sein de notre ivresse,
Surgit, morné et fatal, l'ange noir du destin ;
Puisque nous prodiguons notre folle jeunesse
Et livrons l'avenir pour la moindre caresse,
Sans penser au réveil quand viendra le matin....

Puisque, devant nos yeux s'étend un voile sombre
Qui couvre, à tout instant, le sentier des bonheurs ;
Puisque, sans écouter les mille voix de l'ombre,
Nous courons, sans souci des embûches sans nombre
Vers un but implacable et caché sous des fleurs....

Puisqu'il faut ici-bas souffrir lorsque l'on aime,
Puisque l'homme faiblit devant l'arrêt du sort,
Puisque Dieu fait pâlir la lumière elle-même,
Puisque douter du ciel est un affreux blasphème,
Puisque rire ou pleurer, tout conduit à la mort....

O mon Dieu, que me fait ou la mort ou la vie ?
J'aime, et je veux rêver, j'aime et je veux souffrir,
J'aime, et pour un regard je donne mon génie,
J'aime, et je veux sentir sur mon âme affaiblie
Ruisseler une source impossible à tarir....

J'aime, et je veux rester isolé sur la terre,
Au milieu de ce bruit sans cesse renaissant ;
J'aime, et je veux garder l'attrait de ce mystère,
Et dire seulement à la fleur solitaire
Combien me fait souffrir ce secret dévorant.

Arrache devant tous l'orgueil qui te consume,
Pauvre âme qui croyais aux doux rayons du jour ;
Ton sourire est éteint,.... et nul ne le rallume,....
Et vidant à longs traits la coupe d'amertume,
Mon cœur vivant d'espoir, mon cœur est mort d'amour.

DOULEUR

SONNET

Ainsi, tout est fini,.... je ne la verrai plus,
Et je n'entendrai plus sa voix mélodieuse
Résonner dans le bruit d'une chanson joyeuse,
Ou dans le son charmant de ses mots superflus.

Au milieu de la nuit de plaisirs disparus,
Tu vins à moi, rêveur, belle, capricieuse,
Et sans cesser un jour de te montrer heureuse
Tu rêvas, tu souris, tu chantas et mouras!....

Je me souviens toujours, comme d'un jour de fête
Quand sur mon front brûlant, tu reposais ta tête,
Tu me semblais un ange au Seigneur dérobé....

Dans les bras de la Mort à l'aspect froid et blême,
Ta bouche semble encor, souriant au ciel même,
Un pétale vivant d'une rose tombée!....

GASTON WIALARD

DEUX MILLE DEUX CENTS LIEUES EN CHEMIN DE FER

(Suite)

On ne s'attend pas sans doute à trouver dans une ville qui date de trente ans à peine, beaucoup de monuments, de curiosités historiques ou d'antiquités. Cependant, si l'on se donne la peine de gravir l'amphithéâtre de sable qui domine la ville et qu'on pousse droit devant soi vers le rivage opposé du Pacifique, on arrive à une vieille construction érigée exactement d'un siècle, et qui n'est autre que la célèbre Mission Dolores. Mais pour y arriver, il faut passer à travers une brise glaciale qui souffle tous les jours de la mer, et qui soulève des nuages de sable tout autour de soi.

Cet établissement a été fondé en 1775 par des missionnaires espagnols qui, pendant soixante ans, exercèrent une autorité presque absolue sur les indigènes sauvages de la Californie. A son époque de gloire et de prospérité, la Mission possédait jusqu'à soixante-seize mille têtes de bétail, trois mille chevaux, huit cents mules, quatre-vingt mille moutons, cinq cents paires de boeufs à labour, cent-quatre-vingt mille boisseaux de froment et d'orge, et pour soixante-quinze mille dollars de marchandises.

C'étaient là des missionnaires qui gagnaient le paradis par un chemin assez agréable : heureusement que les flots de poussière qui les enveloppaient sans cesse leur rappelaient l'origine et les fins dernières de l'homme!....

La plus grande partie de cette immense fortune fut confisquée jadis par le gouvernement mexicain, de sorte que lorsque la Californie devint partie intégrante de l'Union Américaine, en 1848, il ne restait de l'antique Mission que l'édifice proprement dit, avec ses murs en adobe, l'église qui était contiguë et le terrain qui l'entourait. C'est ce qu'on peut voir encore aujourd'hui, malgré que le temps ait détaché bon nombre de pièces d'adobe, sorte de brique faite avec de la terre pétrie, séchée et durcie au soleil.

Plus loin, en revenant vers la ville, on atteint les *Woodward Gardens*, jardins zoologique et botanique, où se trouvent en outre une galerie des arts et un musée ornithologique.

Je ne crois pas qu'il existe au monde rien d'aussi complet en son genre. Sans doute qu'il faut laisser de côté les grands musées et les jardins publics de l'Europe, où depuis des siècles la science rassemble toutes les variétés possibles des trois règnes de la nature ; mais rappellons-nous que le jardin Woodward est une propriété privée ouverte au public seulement depuis 1866, et que déjà il renferme, par le nombre et le choix des espèces, de quoi faire l'orgueil d'une grande ville.

Il y a quatorze ans que M. Woodward a conçu la création de ce jardin, simplement pour embellir les environs de sa demeure. Mais entraîné bientôt par l'esprit d'entreprise des hommes de sa race et de son pays, il ne tarda pas à l'agrandir et à le meubler des sujets les plus curieux et les plus rares de l'histoire naturelle. Dans ce but, il fit creuser des grottes, des lacs, élever des collines artificielles, dresser une ménagerie et un aquarium, préparer des terrains pour les grands pachydermes de l'Asie et de l'Afrique, construire un musée de fossiles, un autre pour toutes les espèces d'oiseaux connus, une galerie de peinture, de sculpture et enfin des serres chaudes où étincellent sous les baisers d'un soleil toujours égal et le reflet ardent des vitres, les plantes les plus brillantes des deux hémisphères.

Ce jardin est une promenade en même temps qu'une étude, et l'on peut y passer des journées entières sans avoir tout vu. Il y a des retraites ombragées, parfumées, et discrètes pour le visiteur qui vient se reposer et recueillir ses notes, s'il appartient à la catégorie de ceux qui viennent pour apprendre. Il y a aussi une salle de musique, un grand café, et des fontaines, et des bassins et des jets d'eau qui retombent sur des tapis émaillés des fleurs et des plantes les plus rares.

Le musée ornithologique surtout est des plus complets. L'aquarium renferme une variété fort curieuse des poissons, mollusques et zoophytes du Pacifique, et la ménagerie est peut-être aussi considérable que celle de Barnum lui-même : c'est une bonne partie de l'arche de Noé qui est enfermée dans ces boîtes à barreaux de fer où l'homme pourrait bien souvent prendre place au lieu du tigre ou de l'hyène. Oui, certes, je trouve qu'il y a un être encore plus féroce que le fauve le plus cruel, c'est l'homme qui l'emprisonne. Il m'est impossible quand je visite une ménagerie, de me défendre d'un serrement de cœur. Si la science a des droits, quels peuvent être ceux de la simple curiosité et que peut avoir à faire la science elle-même avec ces pénitenciers d'animaux ?

Pour étudier les mœurs des bêtes, il faut les avoir libres sous les yeux. L'animal prisonnier se dénature, l'animal féroce surtout. Qu'est-ce qu'un aigle sur un perchoir ? L'immensité en prison, c'est la chose la plus triste, et j'ajoute la moins instructive qui soit. Cette énorme poésie des solitudes vastes prise au piège par l'homme, le hémissement orangeux de la crinière du lion se heurtant aux planches d'une boîte de six pieds carrés, n'est-ce pas odieux ?

Quel sombre supplice pour le lion superbe, toujours indompté, que la canne d'un passant qui le taquine à travers les barreaux de sa cage ! Le désert en proie aux curieux, quelle ironie lugubre ! La prison pour les malfaiteurs, ça n'est pas déjà bien attrayant, mais que dire d'une prison qui collectionne ! En voyant ces grands muets effarés, qu'aucun dompteur ne parvient jamais à abrutir complètement, je me suis pris d'un attendrissement réel, et j'ai envie de consoler le tigre, d'embrasser le léopard.

Puisqu'il faut absolument des collections vivantes à la curiosité bête et cruelle, pourquoi ne pas les rendre instructives en plaçant l'animal enfermé dans un milieu où il puisse se ressembler davantage à lui-même ? Pourquoi ne pas lui creuser de vastes fosses, des antres profonds, un simulacre de solitude, où il puisse trouver la nuit qu'il aime au lieu de la foule ? Ce lion, condamné au soleil forcé, qu'on lui rende au moins son droit à l'ombre. Alors, vous le verrez moins peut-être, mais vous l'étudierez mieux. Il reprendra en partie sa vie et

ses mœurs. Ce sera toujours un peu cruel, mais au moins ce ne sera pas tout-à-fait inutile.

Mais à quoi bon s'étendre là-dessus et que dire? L'éducation de l'homme vis-à-vis de l'homme est à peine commencée, comment veut-on que l'éducation de l'homme vis-à-vis de la bête soit faite?

J'étais arrivé à San Francisco un samedi soir. C'est là mon sort; le dimanche m'attend partout; que je fasse cent milles ou douze cents lieues, je le trouve toujours au bout de ma route. Mais pour le moment je n'y songeais guère; le contentement physique d'avoir enfin terminé le plus monotone et le plus fatigant des voyages me faisait oublier tout le reste. Revenu de ma première émotion, je me mis à contempler l'état de ma personne; je ressemblais d'assez près aux Indiens que j'avais vus le long de la route. Le soleil vif, la suite, la poussière avait imprimé sur moi et sur mes habits toute espèce de couleurs qui étaient devenues avec le temps comme des couches superposées sur mon épiderme. Je courus me jeter dans un bain où je restai deux heures à me frotter avec rage, mais c'est à peine si j'atteignais ma peau; ce n'est pas en deux heures qu'on se débarrasse de neuf jours de poussière accumulée. Mes cheveux surtout étaient imprégnés jusque dans leurs racines, et j'avais beau plonger et replonger ma tête, je ne faisais que délayer sans enlever. Enfin je sortis du bain réconforté et rafraîchi, mais encore loin du résultat voulu; j'en avais encore pour trois jours. Il était alors onze heures du soir.

Je sortis; les théâtres, les cafés, les restaurants vomissaient sur les rues leur élégante clientèle. Une troupe d'opéra française faisait alors fureur et attirait la population de toutes les races. L'atmosphère était fraîche et la lumière joyeuse; de tous les saloons, de tous les hôtels, on sortait et on entraînait à chaque instant; c'était un va-t-vient bruyant et divers. Je regardais passer et repasser à mes côtés ce flot incessant; j'allais jusqu'au bout d'une rue, puis je revenais. Je m'arrêtais et j'écoutais; je cherchais que que visage connu, quelque voix qui me rappelât un souvenir. Fût-il au fond d'un désert, l'homme prête ainsi l'oreille instinctivement; il ne peut pas se croire seul dans la solitude même, tant est poignante la pensée de l'isolement absolu.

J'entraî dans plusieurs saloons et pris un verre dans chacun, j'allumai quatre à cinq cigares; la marche ne pouvait me lasser, j'en étais au contraire insatiable; mes membres roidis par neuf jours de chemin de fer se délassaient avec bonheur. Enfin, bien après minuit, le mouvement commença à s'apaiser, bon nombre de lumières s'éteignirent, les musiques des cafés-concerts et des basements se turent, la foule s'amincit, puis se dispersa et il y eut comme un silence pénible, semblable au rêve d'un sommeil agité.

Je songeai à rentrer chez moi. Chez moi, c'était chez tout le monde. Ce qui m'attendait au bout de ma course, c'était l'hôtel où deux à trois cents personnes, toutes étrangères, toutes indifférentes, avaient pris comme moi un domicile d'un jour. J'avais déjà vu beaucoup de choses dans ces deux heures passées sur les trottoirs. J'entraî, mais je ne sais quel froid me saisit subitement au cœur; l'excitation fébrile avait disparu; il me sembla en mettant le pied sur le marbre froid du vestibule que je foulais les dalles d'une vaste tombe. Et, en effet, qu'était-ce pour moi que ce splendide édifice, sinon comme un décor à mon abandon?

Je montai. Les vastes corridors étaient silencieux; ça et là un bec de gaz affaibli jetait une lumière mélancolique à l'angle d'une allée; presque tous les hôtes avaient regagné leurs chambres; quelques fenêtres brillaient bien encore, mais aucun bruit ne se faisait entendre; j'arrivai à 65; ce numéro, c'était chez moi... J'entraî, je ne savais pas au juste ce que je venais faire là. Une espèce de terreur vague, pleine de fantômes et d'images où se confondaient l'angoisse et les souvenirs, avait soudain envahi mon cerveau. J'allumai le gaz de ma chambre, et j'allai m'asseoir. Quoi? que pouvais-je attendre! Je ne sais. Il est des heures d'une angoisse telle que l'hallucination est irrésistible. Il me sembla que ma sœur était près de moi et qu'elle allait ouvrir sa porte pour se précipiter dans mes bras; il me sembla que ma mère, que je n'avais jamais connue, écartait le plafond de ma chambre et venait doucement vers moi pour me prendre dans ses ailes; je revis la patrie absente, les amis perdus pour toujours, je prononçai quelques noms chers entre tous, des noms que ma pensée retenait quand même, et puis... je ne sais, je ne me rappelle pas... un bourdonnement subit emplît mes oreilles et la nuit tomba sur mes yeux. Mon corps épuisé et mon cœur brisé succombaient; quand je revins à la vie, lentement, il me sembla que tout oscillait autour de moi, je me sentais porté comme sur un navire flottant; puis quand j'eus recouvré tout-à-fait connaissance, je me trouvais étendu sur le parquet de ma chambre avec des filets de sang déjà caillé le long de mes joues. Je regardai avec peine ma montre; il était deux heures. J'avais froid, un tremblement convulsif m'agitait des pieds à la tête et mon cœur battait à me sortir de la poitrine. J'étais pris d'une attaque formidable de la maladie qui m'avait inspiré à son début de si mortelles angoisses, et qui revenait subitement avec une violence rendue terrible par tant d'émotions répétées.

Ah! quelle nuit terrible! Pendant deux heures je sentis les soulèvements répétés et violents de ma poitrine, que rien ne pouvait calmer; je crus que j'allais mourir, mourir là, seul, loin de tous les miens, sans un ami pour entendre ma dernière parole!

Alors, je pris rapidement une feuille de papier et j'écrivis quelques mots; mais ma main tremblante ne pouvait tenir la plume; j'essayai de me mettre au lit, et l'instant d'après je me relevais; aucune posture ne m'était supportable. Enfin, vers le jour seulement, brisé, anéanti, je m'assoupis sur une chaise et trouvais quelques heures de sommeil. Quand je m'éveillai, la matinée était déjà avancée; le soleil glissait de longues franges d'or sur les murs de l'hôtel, et tombait comme une pluie sur les toits scintillants. La ville était pleine de murmures et semblait me convier à la fête éternelle de l'activité humaine. Je m'habillai à la hâte et je sortis.

Toute la journée du dimanche, je la passai à battre la ville; chemin faisant, à droite et à gauche, et dans un café français que je venais d'adopter, je pris des renseignements.

J'avais cinq à six lettres de recommandation extrêmement flatteuses et qui m'eussent beaucoup servi, je n'en doute pas, mais déjà je commençais à ne plus me soucier de leur utilité.

Quand j'étais parti du Canada, je m'étais dit machinalement, et comme pour avoir une raison, que je tirerais au moins le plus grand parti possible de mon voyage, et que je me caserais aisément au *Courrier de San-Francisco*, un journal qui a fait gagner quelques centaines de mille dollars à son propriétaire. Mais maintenant, une fois arrivé, après vingt heures à peine passées dans cette ville étrangère, sans un ami, sans même un compagnon de circonstance, j'en avais déjà horreur; j'essayai

toutefois pour la forme, et sans la moindre intention d'en tirer partie, de présenter mes lettres de recommandation.

Après trois jours de démarches, d'allées et venues de toute sorte, j'en étais arrivé à découvrir que sur cinq personnes à qui je devais m'adresser, deux demeuraient bien loin de San-Francisco, une troisième voyageait dans le Pérou et les deux autres étaient en tournée dans l'intérieur du pays.

Restait le propriétaire du *Courrier*; mais lui était absent. Je parvins à m'aboucher avec un des rédacteurs qui me mit complaisamment au courant de ce que j'aurais dû savoir plus tôt, c'est-à-dire que ce journal n'avait guère besoin de rédaction proprement dite, qu'il n'était à peu près qu'un résumé de faits et de nouvelles, un écho d'articles de France et une feuille d'annonces. Les français de San-Francisco le soutenaient libéralement, parce qu'ils tenaient à avoir un journal de leur langue, et surtout parce qu'il y a, dans l'intérieur de la Californie, un certain nombre de leurs compatriotes absolument sans nouvelles de la patrie et encore étrangers à la langue anglaise. C'est un besoin pour ces derniers, mais ça n'en est plus un pour les résidents de la ville.

Au reste, il faut remarquer ceci. Les français, en quelque nombre qu'ils soient, qui habitent les villes américaines, ne constituent pas un groupe national. Ils se considèrent toujours comme à l'étranger, avec intention de retour, et ceux, bien rares, qui s'y fixent permanence, s'américanisent, et n'ont plus guère souci que des deux grands journaux français de New-York, le *Courrier des Etats-Unis* et le *Messenger Franco-Américain*.

Nous, en Canada, nous formons au contraire une véritable nationalité, avec ses traditions, son histoire, possédant le sol, remontant à bien des générations en arrière; nous avons la famille et le foyer, celui de nos ancêtres; nous avons une littérature propre, qui nous est chère, qui exprime l'ensemble de nos idées, de nos habitudes, qui recueille et représente nos traditions; nos journaux sont des organes et non pas seulement les échos d'une patrie lointaine; enfin, nous sommes un peuple avec son caractère essentiellement distinct, un passé qui lui est propre, des affections et des aspirations qui nous tiennent étroitement liés. C'est pour cela que, chez nous, la littérature française a sa place marquée et même large parmi les autres éléments intellectuels; elle remplit un rôle et elle a un avenir vers lequel elle marche en étendant de plus en plus ses ailes; mais dans tout le reste de l'Amérique, il n'y a pas de nationalité française, ni peut-il y avoir par conséquent de littérature française.

Je m'étais donc trompé du tout au tout en croyant me faire une carrière littéraire à San-Francisco. C'est ce que me démontra du reste surabondamment le rédacteur avec qui j'étais entré en relations. Assurément, je n'allais pas me faire chercheur de nouvelles et traducteur de dépêches. Toute chance de ce côté s'était donc évanouie pour moi en un clin-d'œil; et d'autre part, je ne voulais ni faire ni garçon épicier ni commis à six piastres par semaine, ni mineur, ni mitron, ni blanchisseur dans une boutique de Chinois. Avec un capital de quelques cents dollars, j'aurais pu attendre peut-être, nouer des relations, et arriver à quoi?... je me le demande encore et je ne vois rien.

Heureusement, je n'avais pas même cent piastres. Un ami d'enfance, établi à la Californie depuis des années, riche, et chez qui j'avais compté me rendre et passer quelques semaines, était précisément alors en Europe. Je me trouvais donc, au bout de trois ou quatre jours, dégariné de toutes mes espérances, et ne voyant devant moi ni perspective, ni amis à faire, ni possibilité même d'arriver à quoi que ce fût.

Cependant j'avais fait, pour ma propre satisfaction, toutes les démarches et toutes les tentatives, mais sans aucun succès, j'avouai, de la voir réussir. A mes autres chagrins, la sombre nostalgie, ce mal poignant auquel il n'y a pas de remède et qui rend tout ce que l'on voit à l'étranger amer, douloureux, insupportable, était venue s'ajouter, et grandissait d'heure en heure dans mon cerveau déjà en proie à tant d'autres tourments.

La nostalgie, c'est comme le mal d'amour. A celui qui en est atteint, il faut la patrie absolument, de même qu'à l' amoureux il faut la femme qu'il aime. Tous les raisonnements sont puérils et tous les remèdes impuissants devant cette douleur que tout allégitime et qu'une seule chose peut guérir instantanément, la patrie ou la femme! Oh! qui pourrait dire jamais tout ce qu'il y a dans ces deux mots? L'un et l'autre sont un monde et chacun d'eux suffit à remplir le cœur le plus infini dans ses désirs. La patrie, c'est l'ensemble de tout ce qui se rattache à l'homme depuis le berceau jusqu'à la tombe; c'est le foyer, la famille, les amis, les douces habitudes de chaque jour, cette multitude de petites choses qui font comme partie de soi, et qu'on ne peut remplacer ailleurs. Dans la patrie, un arbre, un rocher, une rivière, un bocage, n'ont plus le même sens qu'à l'étranger; ils vous parlent; ce sont de vieilles connaissances intimes, habituées à vos rêveries et à vos confidences. Ainsi, les bois qu'on a vus dès l'enfance gardent comme un parfum de notre âme; on eux nous nous sentons vivre et ils prennent de nous tous les jours quelque chose; chaque rue de la ville natale est pleine de souvenirs aimés; les pierres elles-mêmes nous parlent; il n'y a rien qui soit indifférent et presque tout nous y est cher. Les amis sont un trésor dès longtemps acquis, que les circonstances et les orages de la vie peuvent nous dérober parfois, mais qu'on retrouve toujours tôt ou tard. A l'étranger, au contraire, les plus belles choses restent muettes, sans couleur, sans expression, sans une pensée pour soi; on les regarde et on les admire peut-être, mais on ne les sent pas; notre cœur n'est pas avec elles et on les quitte sans leur donner un regret, sans même songer qu'on les a vues. Rien ne peut remplir le vide qui s'est fait dans l'âme, qui grandit sans cesse et qui enlève le goût des choses les plus attrayantes. L'homme n'existe en vérité que par le cœur; c'est le cœur qui fait la vie complète, cette vie que l'on sent avec toutes ses fibres, toutes ses veines et tous ses nerfs, et dont on jouit avec transport en ramenant tout en soi, sans plus rien demander à Dieu ni à la nature; et c'est pour cela que la patrie ou la femme seules peuvent le satisfaire en le remplissant tout entier.

Jour et nuit j'étais de par les rues de San-Francisco sans pouvoir rester en place une heure ni m'arrêter à quoi que ce fût, sans pouvoir lire une ligne, devenu étranger à toutes les choses de ce monde, ne trouvant aucun intérêt aux plus grands événements, rongé d'ennui et cependant fuyant les distractions avec une sorte de terreur, regardant la foule se porter aux théâtres, à l'opéra, aux cafés, mais sans aucune envie de l'y suivre, mangeant à mon hôtel afin de dérober au temps vingt minutes deux ou trois fois par jour, puis repartant aussitôt seul comme j'étais arrivé sans dire une parole à qui ce fût. Pour moi les hommes qui m'entouraient n'étaient plus des hommes, et ce que j'entendais dire regardait un autre monde. On m'a de-

mandé depuis si les femmes de San Francisco sont belles; je n'en sais rien, je ne me rappelle pas même en avoir vues, mais ce que je sais, c'est qu'au bout de quatre jours passés de la sorte, la fièvre de mon cerveau était devenu si intense, si brûlante, qu'il me fût impossible de résister plus longtemps. En un clin-d'œil je résolus de retourner au Canada, comme une heure m'avait suffi pour me décider à en partir.

Je courus à mon hôtel frémissant d'impatience. Je ne me contenais plus. J'allais donc revoir mon Canada, mon beau Saint-Laurent qui n'a pas son égal au monde—je le sais maintenant que j'ai vu le Mississippi qui n'est qu'une guenille serpentine et le Missouri qui n'est qu'un grand égoût boueux—J'allais retrouver ma famille, mes places d'eau tant aimées, mes amis qui me riraient au nez en me serrant dans leurs bras, j'allais revoir tout cela, et avant deux semaines peut-être, moi qui n'étais parti que depuis quinze jours! Etait-ce croyable? Je sautais dans ma chambre en préparant la malle que j'avais dépaquetée, seulement, quatre jours auparavant.... Mais tout-à-coup une question terrible se dressa devant moi, question à laquelle je n'avais pas songé dans le premier transport, fantôme menaçant qui me suit toujours en voyage et même souvent me harcèle au repos.

Rapide comme l'éclair, ce fantôme fondit sur moi... J'avais seulement 90 dollars en greenbacks, et il en fallait 150 en or, rien que pour payer le chemin de fer, et une cinquantaine de plus pour pouvoir partir de San Francisco et me nourrir en route. Déficit net, \$130, et j'allais partir! Alors, je rentraî profondément en moi-même; c'est toujours comme cela qu'on fait lorsque l'argent manque. Il me fallait des ressources immédiates et je ne connaissais personne. Chaque jour de plus passé à San Francisco m'aurait coulé davantage. Je m'arrêtais à ce plan-ci, qui n'est pas absolument neuf, mais qu'il faut toujours répéter dans des circonstances semblables.

J'avais emporté en quittant le Canada, avec l'idée que je n'y reviendrais pas de sitôt, toute une malle supplémentaire contenant les restes d'une prospérité relative. Il y avait là des trésors d'habillement et de chaussures, peut-être modestes en Canada, mais d'un prix réel dans la Californie où tout est si cher à l'exception des vivres et des liquides. Pour la première fois depuis mon départ, j'entrouvris cette malle respectable où s'étagaient chaudement les plus nobles pièces de ma garde-robe, surmontées d'une rangée de talons qui avaient l'air de vouloir les protéger. Je contempalai longtemps cet ensemble de tant de souvenirs, qui m'apparaissait tout-à-coup avec une élévation muette, plus vive que celle de la parole; il me fallait faire un sacrifice parmi ces seuls compagnons de mon voyage qui ne m'avaient pas quitté, et dont quelques-uns me rappelaient des heures ineffaçables. Ma pauvre malle m'avait suivi partout, et j'allais la dépaqueter afin de revenir sans elle. Je pouvais faire un choix peut-être, mais je n'en eus pas le courage, je la fis porter toute entière chez un marchand de vêtements d'occasion, et la débattis pas par pas, pouce par pouce, avant de pouvoir la livrer.

Elle me rapporta quarante dollars. C'était bien peu, mais cela représentait sept milles de chemin de fer; cela me rapprochait de la patrie de près de deux cent cinquante lieues. Pour me retrouver avec les miens, pour entendre une parole amie, pour revoir les lieux où mon âme était restée toute entière et que la distance ne pouvait arracher au souvenir, j'aurais sacrifié les objets les plus chers, j'aurais vendu ma liberté, je me serais fait misérable et j'aurais accepté toutes les hontes.

A vingt ans on est chez soi partout. La patrie est un nom qu'on ne connaît que par les livres; l'avenir est si long devant soi et l'on brûle d'en voir, de connaître, de courir de par le monde! On se fait aisément de nouvelles habitudes; le passé n'a pas de traces et les souvenirs n'ont pas eu le temps de prendre racine, d'envahir, de dominer le cœur qui a gardé toute son indépendance et toute sa force. Mais à trente-cinq ans, on a atteint l'âge où l'on n'oublie plus, où l'avenir est déjà à moitié entamé, et où ce qu'il en reste ne suffit pas à rien effacer, encore moins à édifier à neuf. L'avenir, à cet âge, ne présente plus que des images décolorées et des illusions sans vigueur où l'âme n'apporte plus ni foi, ni ardeur, à peine un vulgaire intérêt qui a pris la place des sentiments élevés.

Je revins à mon hôtel et j'obtins du propriétaire une réduction de moitié sur mon compte en ma qualité de journaliste. Il me restait assez d'argent pour me rendre jusqu'à Cheyenne, dans un wagon de première classe, plus une trentaine de dollars d'argent de poche pour les besoins de la route. Arrivé à Cheyenne, j'aurais fait exactement la moitié du chemin qui me séparait de Montréal, et cela me paraissait à cette heure une perspective délicieuse. J'adressai immédiatement un télégramme à un ami dévoué de Montréal pour le prévenir de mon retour et lui demander de m'envoyer cent dollars à Omaha. Je calculais que cet argent arriverait avant moi, et qu'une fois parvenu à Omaha, je n'aurais qu'à aller le toucher et continuer ma route sans retard. Omaha, on se le rappelle, est à une journée de Cheyenne; mais pour faire le trajet entre ces deux villes, je comptais prendre un train d'émigrants à prix réduit. La fatigue ne m'importait plus; j'allais revoir la patrie et cela me donnait une force surhumaine! Je méprisais d'avance la lassitude du corps, et les privations et les humiliations mêmes.

Le lendemain matin, à six heures, je prenais le *ferry*, je traversais à Oakland, et à sept heures, je montai de nouveau dans le "Central Pacifique," qui, cette fois, me ramenait dans mon cher vieux Canada qu'il me semblait avoir quitté depuis déjà longtemps.

Je fis les premières cent lieues sans presque m'apercevoir que j'étais parti; j'avais en dedans de moi des ailes qui m'emportaient bien plus vite que la vapeur. Je traversai comme une flèche les beaux champs de la Californie en leur donnant à peine un regard; je revis les Sierras-Nevadas et je n'eus pas une émotion; je me serais trouvé n'importe où avec la même indifférence, la même inconscience de ce qui m'entourait; je ne pouvais regarder que devant moi, à huit jours de distance, la patrie qui semblait m'attendre; tout le reste ne me paraissait qu'un mirage.

J'avais dû cette fois faire des provisions d'avance et j'avais mis dans une petite malle à la main du fromage, du saucisson, un morceau de langue, un pain et une bouteille de cognac. Cela devait me suffire jusqu'à Cheyenne. En ai-je mangé de ce ratafia! Le deuxième jour j'en étais déjà malade; il me semblait que je tournais rapidement en bouillie, et que je ne verrais plus le Canada que sous la forme d'une tourtière. Mais je tins bon. Cependant ce n'était pas amusant que ces repas faits dans le coin le plus obscur que je pouvais trouver, à la débâche, car j'étais réellement honteux, et comme j'avais oublié de m'acheter une fourchette et un couteau, j'étais obligé de mordre à même mon gros saucisson qui me rentrait jusque dans le nez et mon morceau de langue qui avait fini par me

plus avoir de forme. C'était ma bouteille de cognac qui en souffrait. En effet, pour pouvoir digérer tant de carton mâché, il me fallait l'arroser violemment; et aussi, dès la fin du deuxième jour, ma bouteille était-elle évaporée et j'eus la renouveau à un prix fabuleux. Le côté moral de la question n'était guère plus réjouissant. Un homme qui voyage dans des conditions pareilles ne se fait pas d'amis; en effet, il est difficile de traiter les gens avec du saucisson, et quand on a fait plusieurs repas de cette victuaille compacte, on devient tellement farouche et avide de viande fraîche qu'on prendrait volontiers une bouchée de son voisin.

Donc, le saucisson est antipathique aux relations sociales.

(A continuer.)

A. BUIES

QUELQUES REFLEXIONS SUR L'ART ET LA POESIE

« La loi de l'Art c'est la loi de la Vie.

E. HELLO.

(Suite.)

Sans doute on ne retrouve pas dans Homère cette pureté idéale, ce parfum de sainteté et d'innocence qui fait le charme incomparable de la famille des patriarches. Les mœurs des peuples chrétiens eux-mêmes n'en approchent pas toujours; mais au moins y retrouve-t-on la famille simple et naïve des anciens âges. Si déjà la volupté commence à ronger les peuples aux cœurs et si l'amour des richesses avec les vices qui l'accompagnent se glisse déjà dans la famille et la société; si ces mœurs sont rudes et souvent sauvages dans leur simplicité, du moins n'ont-elles pas encore le raffinement de la corruption.

La femme dans la famille homérique est déjà l'esclave de l'homme; mais la royauté de ses vertus lui mérite encore le respect des peuples. La tendresse de la mère surpasse son influence dans la famille; mais la fidélité conjugale assure à l'épouse l'amour et la vénération. Dans la famille telle que l'a conçue Homère l'épouse est plus respectée que la fille et la mère. Andromaque est plutôt l'épouse d'Hector que la mère d'Aspasia; Pénélope n'est pas la tendre mère de Télémaque, mais l'épouse irréprochable d'Ulysse.

Pénélope, fidèle à la foi conjugale encore vingt ans après le départ d'Ulysse, est un des plus beaux types de femme qu'ait connus l'antiquité païenne. C'est le type de la femme faite telle que l'a conçue le plus grand de ses poètes; mais c'est le type de l'épouse plutôt que celui de la mère. L'épouse dans Homère, s'assied aux festins à côté du roi et comme lui s'entretient avec les étrangers. Quelquefois même c'est elle qui exerce la douce royauté de la miséricorde en faveur des suppliants; comme Arété dans le palais d'Alcinous roi des Phéaciens—fille ou veuve la femme n'est plus que la première servante de l'homme; qui pourra donner sa main au plus offrant. Nausicaa, la fille d'Alcinous, ne parle pas dans les festins; mais c'est elle qui s'occupe d'aller au fleuve avec ses compagnes laver les vêtements de la famille du roi, tandis que sa mère, assise dans son palais, s'occupe à filer la pourpre. De même en l'absence d'Ulysse, Pénélope n'a pas sur son fils et sur sa maison autant d'influence que les serviteurs du roi. Mais sitôt qu'Ulysse sera de retour elle reprendra au foyer domestique la première place auprès du héros.

C'est le père qui est tout dans la famille antique. Ulysse est souverain dans sa famille comme dans Ithaque: on tremble devant lui dans son palais comme sur la place publique, et sa famille ne l'aime guère autrement que son peuple. Mais cette crainte est pleine de respect et d'amour. Si la majesté du roi voile par instant la tendresse du père, l'amour paternel à son tour adoucit la majesté du roi. Aucun poète de l'antiquité n'a égalé Homère dans la peinture de l'amour paternel. Priam, Hector, Ulysse sont d'immortelles créations autour desquelles se groupent toutes les affections de la famille antique.

C'est au milieu des honneurs de la guerre, aux portes d'une ville assiégée, à la veille du combat qui va décider du sort de Troie, qu'Homère nous montre la plus touchante de ces apparitions de la famille. L'*Odyssée* même n'a rien de comparable à ce sixième chant de l'*Illiade* plein des larmes et des derniers sourires de la famille d'Hector, et aux gémissements d'Andromaque sur son époux tué dans les combats et sur son fils orphelin. Toute la famille antique se retrouve encore dans le dixième chant de l'*Illiade*. Les mœurs simples et naïves, les larmes et les plaintes si naturelles d'Hécube, la douce majesté du vieillard et l'autorité paternelle de Priam, le deuil de cette royale famille, et au-dessus de tout l'héroïsme, l'amour paternel, ont fait de cette scène la plus émouvante de toute l'antiquité.

Ulysse est encore une touchante personnification de l'amour paternel; mais ici il a moins de tendresse. Le père se efface derrière le héros. Mais son amour pour sa mère et pour son père Laërte en fait une des plus belles personnifications de l'amour filial dans Homère. La plus belle de toutes, c'est Télémaque.

Il y a une chose à regretter dans ces touchantes peintures de la famille homérique: c'est que l'âme s'attendrisse souvent sans s'élever, parce que les sens y ont trop de place. On n'aime guère, par exemple, que pour faire reconnaître Ulysse à son fils et à son épouse, il répande sur sa tête une admirable beauté et le fasse paraître plus grand et plus majestueux, qu'il déroule sur les épaules du héros les boucles de ses cheveux semblables à la fleur de l'hyacinthe. Le poète s'occupe trop de la beauté sensible là où elle n'a rien à faire; son instinct voluptueux l'a trompé.

Le poète a chanté avec la même naïveté et la même vérité des affections moins pures et moins légitimes que celles de la famille.

Il a chanté aussi un autre sentiment qui n'appartient pas à la famille, mais qui s'en rapproche beaucoup, puis-que suivant le poète lui-même, « il n'est pas moins qu'un frère l'amî rempli de prudence. » Achille et Patrocle sont à peu près la seule personnification de l'amitié dans Homère. Pour peindre toute l'ardeur et la force de ce sentiment dans l'âme d'Achille, Homère lui fait préférer la vengeance de l'amitié à celle de l'orgueil et de la volupté blessés.

Le patriotisme respire dans Homère comme dans toute l'antiquité. C'est pour venger l'honneur de ses rois que la Grèce entière combat sous les murs de Troie. C'est sa patrie qu'Ulysse cherche avant tout. Il dédaigne le sceptre et des contrées fertiles pour revoir sa pauvre Ithaque avec ses rochers stériles. Il dédaigne même l'immortalité; car il ne peut rien voir de plus doux que sa patrie.

Mais quelle est cette patrie? Ce n'est encore qu'une extension de la famille, un petit royaume dont le souverain a une autorité toute paternelle, et dont tous les soins se partagent

entre la vie des champs, les festins, les jeux, l'éloquence et les combats. On y trouve déjà les trois éléments qui formeront plus tard en se transformant les sociétés grecques: l'aristocratie, le peuple et les esclaves.

Le roi règne sur d'autres rois, chacun tout-puissant dans ses domaines; et lui n'est tout-puissant que dans les siens: ailleurs il n'a que le premier rang. Il ne fait rien d'important sans consulter son conseil. Ce conseil se tient sur la place publique. Tous les puissants du peuple s'y rendent et rivalisent d'éloquence. Chacun peut ouvrir son avis; mais c'est au roi seul de rassembler, d'ouvrir et de dissiper le conseil.

Le conseil suit partout la Grèce, sur le champ de bataille comme dans ses foyers. Les rois seuls et les héros y prennent la parole; et quand les chefs ont parlé et décidé, le peuple se disperse et obéit sans rien dire. Tout se fait par les rois et pour les rois.

Les esclaves sont susceptibles de vertus. Ils ne sont encore ni des bêtes de somme, ni des choses, mais des serviteurs intelligents, et font presque partie de la famille. Dans l'*Odyssée* le pasteur Eumée, le vieillard Dalius avec sa famille, l'intendant et la nourrice, Eurycleé, sont de touchantes personnifications de l'amour et de la fidélité des serviteurs pour leurs maîtres.

Homère qui vivait bien loin des lumières de notre siècle n'a pas aboli la mendicité. De son temps les mendiants de profession ne semblent pas avoir été en grande estime. C'est que la pauvreté n'était pas encore divine; que l'orgueil voluptueux du riche ne pouvait rien comprendre à l'humble grandeur du pauvre; et que ces mendiants peut-être ne montraient pas l'éclat de la vertu à travers leurs haillons.

Les mendiants que la violence des hommes ou des accidents funestes avaient réduits à la misère, étaient mieux accueillis. Ils étaient traités comme des hôtes, à la seule différence qu'on ne leur faisait pas toujours manger à la table du roi et qu'on ne leur donnait pas de si riches présents.

L'hospitalité est une des vertus les plus touchantes de la société homérique. On croyait les hôtes des envoyés de Jupiter, ou quelque Dieu voyageant au milieu des hommes pour éprouver leur justice et leur vertu. Aussi étaient-ils traités avec les plus grands égards. Quand l'étranger a été introduit dans la demeure et qu'il a pris place sur un siège, une servante vient laver ses mains; puis on dresse la table devant lui, et pendant qu'il apaise sa faim, tous ceux qui vivent familièrement dans le palais font des libations à Jupiter. Le repas fini, on invite l'étranger à conter son histoire; puis on lui dresse un lit sous le portique, où il repose jusqu'à l'aurore. Le lendemain il y a festin et réjouissance au palais en l'honneur de l'étranger. On l'invite au conseil des rois s'il a lieu, on lui demande son avis ou on lui offre de prendre part aux jeux. S'il désire ensuite retourner dans ses foyers, on l'y fait reconduire après l'avoir comblé de présents.

Cette hospitalité adoucissait les mœurs un peu dures et sauvages de ces temps primitifs. Car un hôte était pour toujours un ami, comme un parent qu'il n'était pas permis de combattre sans outrager les plus saintes lois. C'était avec les affections de la famille encore respectées ce qui tempérait la férocité de ces peuples que la civilisation n'avait pas encore amollis.

La religion en effet, telle que l'a conçue Homère, loin d'être un frein aux passions, ne faisait que les flatter et les exciter davantage. Les dieux d'Homère ne sont que les mauvais penchants de l'homme divinisés: Vénus, la luxure, Mars, la férocité, Mercure, la fourberie et la friponnerie, etc. Au-dessus de tous les dieux, la Fatalité détruisait toute notion de vice et de vertu en détruisant toute liberté humaine.

Les dieux d'Homère ne sont que des hommes avec la corruption et les nécessités de notre nature élevées à une sorte d'idéal. (C'est profaner le mot, mais j'en ai pas d'autre). Ils boivent, ils mangent, ils se fâchent, ils se querellent, s'injurient, se battent; ils sont trompeurs, cruels et voluptueux. Que pouvaient apprendre les peuples à une si belle école de tous les vices?

Aussi les hommes n'ont-ils aucun amour pour ces divinités. Ils ne peuvent aimer ce qu'ils ne peuvent estimer. Ils craignent et croient avec Aristote qu'il serait absurde de dire qu'on peut aimer Jupiter.

A bien examiner, il n'y a rien de plus absurde que de mêler sans cesse les dieux et les héros comme l'a fait Homère. Loin que ce soit un charme, dans l'*Illiade*, si c'est une beauté, comme on le dit toujours, c'est une des plus ennuyeuses beautés de son poème. Il n'en était pas ainsi des anciens sans doute. Pour eux toutes ces puérilités étaient des articles de foi. Ils pouvaient croire que Jupiter devait à tout instant rassembler son conseil dans l'Olympe, comme Agamemnon dans le camp des Grecs; que les dieux devaient s'injurier grossièrement comme les héros de leur temps, et descendre à tout instant au milieu des hommes pour les exciter au carnage ou à violer les serments et se mêler au combattant, au risque de se faire blesser par quelque héros et de remonter en pleurant dans l'Olympe.

Sans doute toutes ces absurdités s'expliquent bien par le temps où vivait Homère. Elles ne se justifient. Vouloir excuser des bévues d'un homme de génie par celles de son siècle, c'est soutenir qu'il n'a pu être supérieur à son temps. C'est excuser une faute par une simplicité inadmissible.

Quoi qu'il en soit, pour nous ces fictions n'ont guère d'intérêt, et nous aimerions davantage les héros d'Homère si un dieu ne leur aidait à chaque exploit.

Ce qu'il y a de surprenant, c'est que de pareilles absurdités révoltent si peu le lecteur. C'est qu'Homère a une foi robuste à tous ses dieux comme à tous ses héros.

C'est là le caractère distinctif d'Homère: la crédulité et la sincérité de l'enfance. Ernest Hello a très-bien dit: « Homère est un enfant immortel. » C'est un enfant qui chante dans une naïveté parfois sublime des héros enfants, des peuples enfants et des dieux enfants. Les deux poèmes sont des contes d'enfant avec des proportions gigantesques et des passages sublimes.

L'enfant est tout entier à la vie extérieure. Il marche en s'arrêtant partout et en admirant tout ce qu'il rencontre sans se demander où il va. Il regarde, il écoute, et il dit ce qu'il voit et ce qu'il entend, tel qu'il le voit et qu'il l'entend. Comme l'enfant, Homère réfléchit tout ce qui l'entoure sans penser qu'il est sublime. Il ne cherche pas à vous émouvoir ou à vous charmer; mais lui-même il est ému et sous le charme. Il s'arrête avec Ulysse pour regarder le jardin d'Alcinous avant d'entrer dans son palais et s'extasie devant le bouclier d'Achille.

Mais Homère n'est qu'un enfant. Demandez-lui où il va, ce qu'il fait sur la terre, à quel terme le conduit le chemin de la vie, il n'en sait rien; il n'y pense pas. Comme l'enfant, il ne

songe qu'à jouir du moment qui passe sans s'inquiéter du lendemain.

Rien de plus confus que les idées d'Homère sur la vie future, si toutefois il a des idées là-dessus. Le voyage d'Ulysse au pays des Cimmériens nous donne sans doute tout ce qu'il savait sur ce sujet, c'est-à-dire rien.

Après la mort un feu dévorant consume le corps et l'âme s'envole légère comme un songe. Où va-t-elle? Il n'en dit rien. Seulement l'ombre d'Achille se montrant à Ulysse, lui dit: « Ne me console pas de ma mort; j'aimerais mieux, simple cultivateur, servir un pauvre homme, qui n'aurait qu'un petit bien, que de régner sur tous les morts. »

Si le bonheur n'est pas de l'autre côté de la tombe, où sera-t-il donc?—Homère le place en ce monde. « L'homme, dit-il, n'a pas de plus grande gloire en ce monde que celle qu'il peut acquérir par ses pieds et par ses mains. » Pour lui l'homme le plus heureux, c'est celui qui vit au milieu des richesses et de la puissance, et qui passe ses jours dans les festins, les jeux, les combats et les danses, le plus grand des peuples est le plus habile dans l'éloquence, les combats, les jeux et l'industrie. Hors de là il ne voit rien.

Ce qu'Homère admire, c'est la force et l'habileté, Achille et Ulysse. L'*Illiade* est l'apothéose des passions violentes, la colère, la vengeance, la bravoure féroce, la volupté et l'orgueil. L'*Odyssée* est l'éloge des passions plus douces et plus molles, de la prudence et des vertus domestiques.

L'*Illiade* chante la colère d'Achille contre Agamemnon. C'est une épopée guerrière, pleine de combats gigantesques. Si Homère a rabaisé ses dieux jusqu'à la taille des hommes, il a relevé ses héros jusqu'à celle des dieux.

On a prétendu qu'Homère était du parti des vaincus. Il est bien vrai que l'intérêt se porte davantage sur Hector et les Troyens; parce que l'insolence dans la victoire et l'orgueil dans la force nous touchent moins que l'humanité dans le courage et la grandeur d'âme dans la défaite. Il n'en était pas ainsi du poète adorateur de la force et de l'orgueil. S'il a donné à Hector tant de vertus touchantes, c'était pour l'abaisser ensuite aux pieds d'Achille et grandir ainsi la gloire de son héros. Mais le poète a manqué son but; car le contraste de l'humanité d'Hector avec la férocité d'Achille n'inspire aucun intérêt pour son héros. Le lecteur finit par croire que celui qui a vaincu est le moins digne de la victoire.

On a beaucoup vanté les batailles homériques. Celles où paraît Achille sont sans contredit pleines d'entrain. Les dix derniers chants de l'*Illiade* sont d'un intérêt toujours croissant. Jusque-là Homère a mis du feu et du mouvement dans ses batailles, mais elles paraissent bien longues et bien ennuyeuses, grâce à d'interminables répétitions de détails et à ces dialogues d'injures qui accompagnent toujours les combats de ses héros.

Le grand mérite de l'*Illiade*, c'est la simplicité du langage et du plan, et la fécondité de développements qui paraissent si rares dans un pareil sujet. Ce qui en fait la vie, c'est la peinture des passions humaines qui ne vieillissent pas.

Le grand charme de l'*Odyssée*, c'est le tableau simple et naïf de la famille et de la société primitive. Le plan en est plus compliqué que celui de l'*Illiade*, sans manquer de simplicité, et le langage presque toujours aussi simple. Il y a plus de descriptions de la vie des champs.

Homère comme tous les poètes grecs aime la nature. Il lui emprunte la plupart de ses comparaisons souvent d'une grâce charmante. La poésie pastorale n'a pas de plus belle composition chez les Grecs que la peinture de la vie champêtre dans l'*Odyssée*, lorsque le pasteur Eumée donne l'hospitalité à Ulysse sans le reconnaître. Mais comme tous les Grecs, Homère n'a vu dans la nature qu'un beau tableau. Il n'y a pas vu une leçon; il n'a pas entendu la parole que se disent les astres au milieu de la nuit en montant dans le ciel, que le flot répète au flot, que le brin d'herbe relit à la fleur et la fleur à l'oiseau. Homère, comme un enfant, ne voit partout que des images et jamais des idées.

Ernest Hello a remarqué que la poésie grecque n'est le plus souvent qu'un développement de l'épopée homérique. Sujets, idées, sentiments, les poètes tragiques lui ont tout emprunté. C'est toujours comme dans l'*Illiade* la Fatalité qui écrase l'homme, qu'il se nomme Prométhée, Olympe ou Phèdre, comme dans l'*Illiade* Achille qui représente le destin de qui il tient la victoire, harnais à ses pieds Hector et Priam.

Ainsi donc cette poésie la plus simple et la plus naïve de toutes les poésies profanes est à la fois la peinture la plus fidèle de la famille, de la société et de la religion de la Grèce héroïque, et la source de toutes la grande poésie grecque.

III

DE L'ÉPOPÉE ROMAINE.

Virgile n'est qu'un disciple d'Homère. C'est un imitateur. Il a reproduit en changeant les noms et les personnages l'*Illiade* et l'*Odyssée*. Les six premiers livres de l'*Enéide* sont un abrégé de l'*Illiade* et les six derniers un abrégé de l'*Odyssée*. Cet abrégé est plus long que les deux poèmes réunis.

Les deux poètes ont pris pour sujet des légendes nationales à peu près contemporaines. Homère s'est contenté de raconter et de chanter des événements merveilleux dont le souvenir encore récent remplissait l'imagination des peuples enfants. Il n'était que l'expression des enthousiasmes, des croyances et des passions d'une époque contemporaine, par son caractère, aux grands événements qu'il chantait. Virgile n'a pas seulement raconté, il n'a pas seulement chanté, il a composé d'après les souvenirs qui flottaient dans la mémoire de Rome une épopée qui reproduisit sous une forme antique et dans la légende des premiers âges toutes les aspirations et les idées de son temps.

Les deux poètes se sont inspirés des idées de leur temps et des légendes héroïques de leur nation. Mais le siècle d'Homère se confondait avec l'âge héroïque de la Grèce: aussi rien de plus naturel que l'*Illiade* et l'*Odyssée*. Virgile au contraire vivait à treize siècles des événements et des héros qu'il a chantés, au milieu de mœurs, d'idées et de passions différentes. Aussi son poème n'a ni le naturel, ni le charme d'Homère; la couleur en est trop moderne. Il ne nous laisse jamais perdre de vue la froide civilisation du siècle d'Auguste. Virgile était trop de son temps pour bien traiter son sujet. Ce qui fait le peu de vie qu'on sent battre encore dans l'*Enéide*, c'est l'expression des passions, des sentiments et des aspirations toutes modernes du siècle de Virgile.

Montréal, Juillet 1874.

A. DE ST. RÉAL.

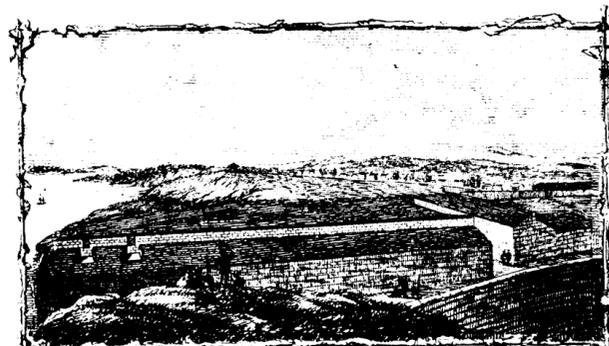
(La suite au prochain numéro)



S. MAZURETTE, PIANISTE



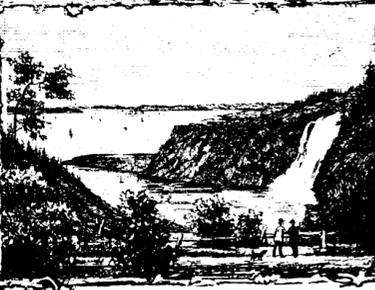
UNE LUTTE ENTRE NÈGRES



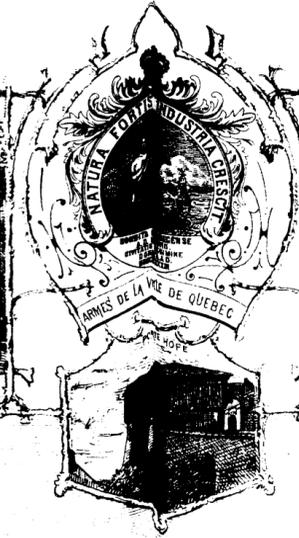
PLAINES D'ABRAHAM



ESCALIER DE CHAMPLAIN



CHUTES DE MONTMORENCY EN ÉTÉ



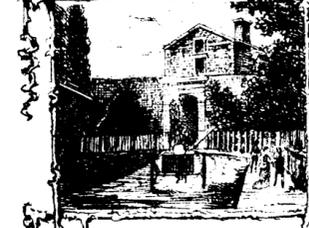
CHUTES DE MONTMORENCY EN HIVER



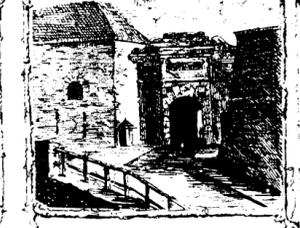
FORTIFICATIONS



PLATEFORME



PORTE DU PALAIS



PORTE ST. LOUIS



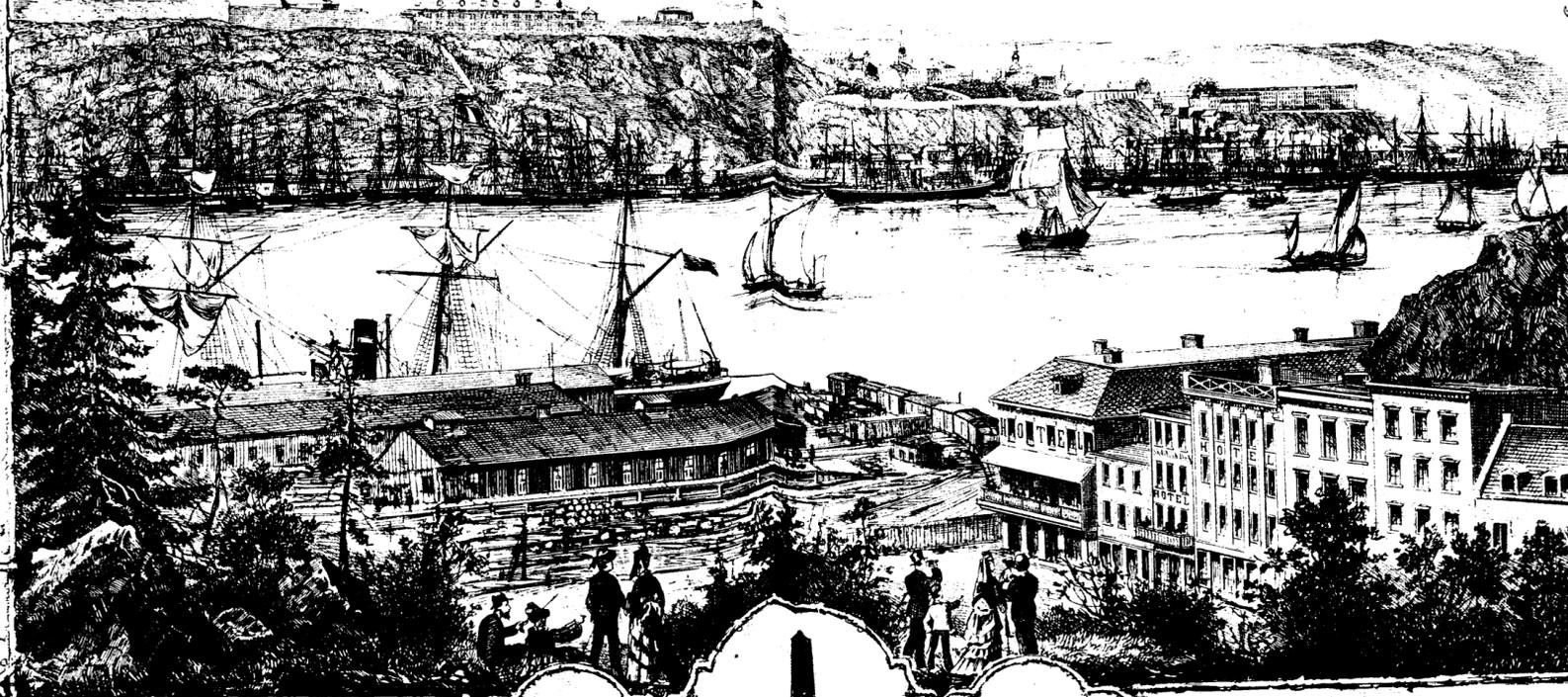
PORTE PRESCOTT



PORTE ST. JEAN



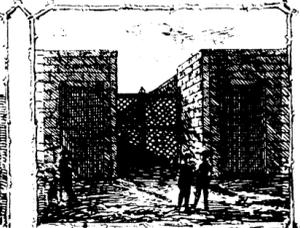
MAISON DES DOUANES



GRANDE BATTERIE



MAISON OÙ FUT TENU LE CONSEIL DE GUERRE



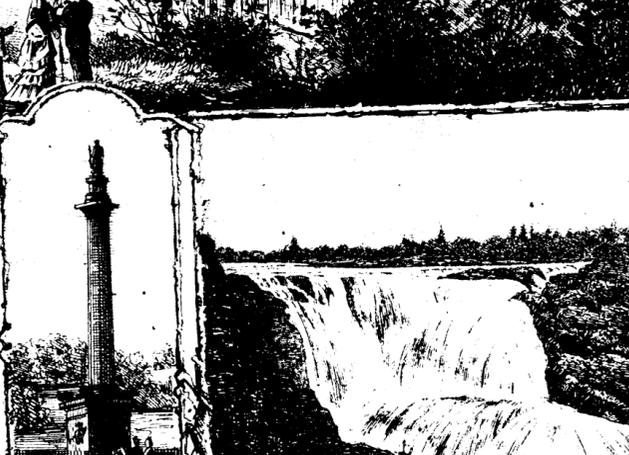
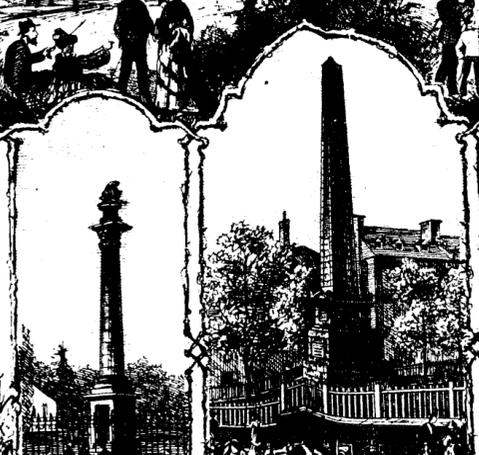
PORTE A GRILLAGE

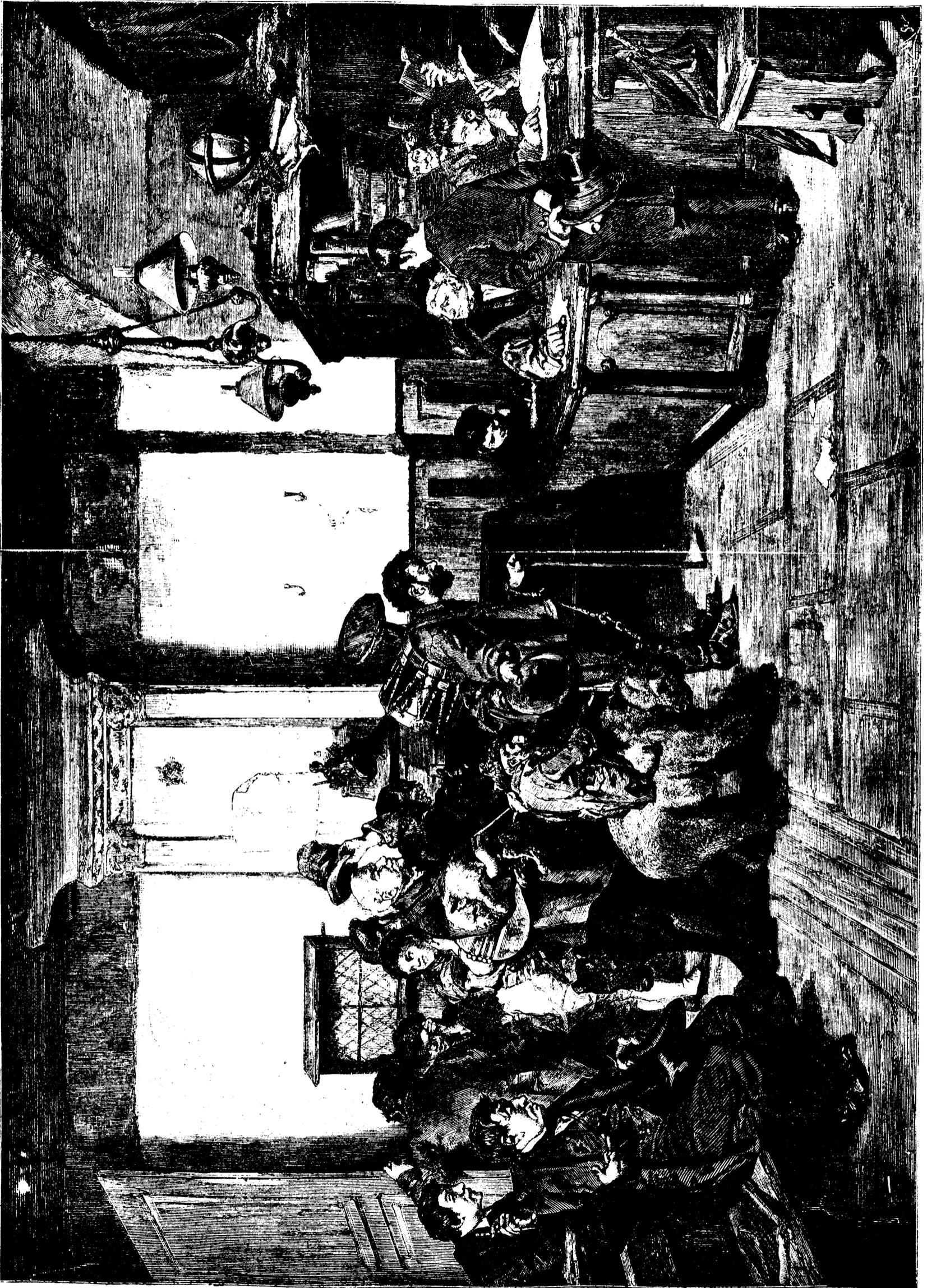


LE CHIEN D'OR



MAISON OÙ MONTGOMERY MOURUT





A LA RECHERCHE D'UN GITE

L'OPINION PUBLIQUE

JEUDI 17 SEPTEMBRE 1874

LA CHUTE DU MINISTÈRE LOCAL

Après la résignation de M. Robertson, le premier ministre Ouimet a décidé d'abandonner le pouvoir. La lettre qu'il a écrite au Lieutenant-Gouverneur pour l'informer de sa détermination n'est pas rendue publique, de sorte que nous ignorons les raisons qu'il en donne. On sait seulement que M. Ouimet s'est abstenu de donner des conseils à Son Excellence sur le choix de son successeur.

Le Lieutenant-Gouverneur a immédiatement appelé M. de Boucherville, qui a accepté la tâche de former un cabinet. Au moment où nous écrivons, le résultat de ses négociations n'est pas encore connu.

O. D.

P. S. Au moment de mettre sous presse nous trouvons dans la *Minerve* les renseignements suivants :

Québec, 13.

L'hon. J. G. Blanchet a positivement refusé, pour des raisons personnelles, de faire partie du ministère.

Dixième Convention de l'Union Canadienne-Française de Secours Mutuels.

Nous sommes chagrin de dire que la dixième convention des Sociétés des Etats-Unis n'a pas eu un grand succès. La réception des délégués par la société St. Jean-Baptiste de New-York a été cordiale, on a beaucoup cherché à amuser ces messieurs ; mais de travaux importants, de mesures d'utilité générale, point.

On s'est restreint dans le cercle étroit d'une constitution imparfaite et la somme de bien qui résultera des courts travaux de la dixième convention sera minime.

Dix sept sociétés sur quarante qui font partie de l'Union avaient envoyé des délégués. Ces quarante sociétés pouvaient d'après la constitution envoyer 120 délégués et elles n'avaient à New-York que 29 représentants. Lorsque nous voyons un aussi petit nombre de délégués et aussi peu de sociétés représentées, dans une convention à New-York, la métropole des Etats-Unis, et quand nous savons que plusieurs des délégués n'étaient là que par l'attrait qu'offre New-York aux touristes, payant eux-mêmes leurs frais de voyage, leurs sociétés n'ayant pas voulu être représentées autrement, quand nous voyons que les deux tiers des sociétés non représentées n'ont pas envoyé de rapport de leurs travaux, tel qu'exigé par la constitution, nous sommes forcés d'en venir à la conclusion pénible mais logique que l'Union de Secours Mutuels tel que fonctionnant actuellement ne rencontre pas les besoins ou les aspirations des sociétés canadiennes des Etats-Unis, même de celles qui ont signé sa constitution. Et pourtant, si on subornait à l'esprit philanthropique, qui devrait être la base de l'Union de Secours Mutuels, les prétentions ridicules, si on avait dans certains endroits plus de patriotisme, l'Union de Secours Mutuels pourrait faire du bien comme les quatrième, cinquième, sixième, septième et huitième conventions en ont produit chez nos populations canadiennes des Etats-Unis.

Mais, malheureusement, l'Union de Secours Mutuels dégénère en *opposition mutuelle*.

Nous regrettons qu'il en soit ainsi, mais il vaut mieux faire connaître le mal afin d'y appliquer le remède.

A l'esprit de division substituons l'esprit d'union, l'esprit de dévouement et de désintéressement, et nous aurons une véritable Union de Secours Mutuels et des Conventions fructueuses.

Nous résumons en quelques lignes les travaux de la dixième Convention :

Premier jour.—Vérification des lettres de créance, présentation à l'Union d'un magnifique pupitre-bureau, cadeau de Messrs. Chs. Moussette et P. A. Normandeau, Pique-nique au parc Hamilton.

Second jour.—Quelques sociétés nouvelles s'agrègent à l'Union. On amende la constitution sur deux ou trois points. Les délégués sont invités à visiter, et ils visitent l'Opéra français.

3^eme jour.—La Convention s'ajourne à l'an prochain.

FERD. GAGNON.

NOS GRAVURES

S. MAZURETTE, PIANISTE.

Monsieur S. Mazurette, aujourd'hui établi au Détroit, est né à Montréal, et c'est dans notre ville, à l'école de M. Paul Letondal, qu'il a puisé les premières notions de son art. Il a suivi pendant huit années consécutives les leçons de ce professeur émérite.

M. Mazurette s'est fait remarquer à la même époque comme soprano soliste au chœur de l'église Notre-Dame et dans plusieurs concerts.

En 1869, il s'en fut continuer ses études musicales à Paris sous la direction de Jacques Herz et d'Edouard Battiste, qui lui donnèrent l'un et l'autre des lettres de recommandation.

C'est en revenant de ce voyage qu'il composa sur le steamer ses variations sur l'air si connu de *Home sweet home*, variations imitant le bruit des vagues. Ce morceau obtient toujours un très-grand succès dans les concerts qu'il donne aux Etats-Unis. Comme compositeur, M. Mazurette est d'une étonnante fécondité ; il a déjà publié soixante-onze morceaux.

De retour à Montréal, M. Mazurette donna plusieurs grands concerts où il reçut les applaudissements les plus sympathiques, et passa ensuite aux Etats-Unis. Il donna des concerts dans les principales villes de la Nouvelle Angleterre et fit une ample récolte de greenbacks, ce qui plaît toujours même aux artistes.

Aujourd'hui il demeure au Détroit et fait, dit-on, rapidement fortune. Si tel n'était le cas, nous l'inviterions à revenir à Montréal.

Nous n'avons jamais entendu M. Mazurette, mais on fait les plus grands éloges de son talent de pianiste et de chanteur. Nous avons pensé que nos compatriotes des Etats-Unis aimeraient à voir dans *L'Opinion Publique* le portrait d'un des leurs, dont le nom est aujourd'hui si avantageusement connu.

UNE LUTTE ENTRE NEGRES.

Le choc est si fort qu'un maître cog, effrayé, fuit à toutes jambes. *Chaque race*—comme disait un orateur canadien—à ses habitudes. Le coup de poing, le coup de pied, le baton, l'épée, le couteau sont en honneur ici ou là. Les nègres se battent à coup de tête, ce qui ne veut pas dire qu'ils luttent d'intelligence.

QUEBEC

Voici à peu près tout Québec en miniature. C'est un joli souvenir à conserver.

A LA RECHERCHE D'UN GITE

Ce brave homme qui est au comptoir aimerait autant la visite d'un milord anglais. Prenez mes ours, lui dit-on, mais il n'y est pas bien décidé ; on ne sait ce qu'il va faire. Et pourtant ces messieurs veulent dormir un peu avant de recommencer leurs représentations le lendemain.

BIBLIOGRAPHIE

MANUEL DE PRIÈRES ET DE CANTIQUES, avec approbation de tous les Evêques du Canada. 1 vol. in-18. Cart. toile anglaise gaufrée, 30 cts., chez J. B. Rolland et fils, Libraires-Editeurs, Montréal.

Nous offrons nos meilleurs remerciements à MM. J. B. Rolland et Fils, éditeurs-libraires de Montréal, pour l'envoi d'un exemplaire du livre de piété qu'ils viennent de publier. Le Révd. M. Bédard en est l'auteur. Ce manuel, aussi complet que possible, convient surtout aux maisons d'éducation et aux congrégations pieuses ; mais les fidèles en général y trouveront, sans aucun doute, un nouvel aliment à leur piété. Approuvé comme il l'est de tous les évêques de cette province, le *Manuel de Prières et de Cantiques* ne saurait manquer de devenir un peu de temps populaire. Le prix du volume est de 30 cts.

NOUVELLES

L'élection de M. MacDonald pour la division électorale de Cornwall a été annulée pour cause de corruption exercée par les amis de ce candidat. Son adversaire était le Dr. Bergin, réformiste. Une nouvelle élection aura lieu prochainement.

On lit dans l'*Union des Cantons de l'Est* :

Nous sommes informé que des mesures vont être prises incessamment pour fonder une banque au chef-lieu d'Arthabaska.

Une liste sera ouverte aux souscriptions et un appel sera fait à tous les capitalistes et hommes d'affaires du district et des lieux avoisinants.

Espérons que cette tentative aura un plein succès, et que nous verrons bientôt le district d'Arthabaska posséder une institution sur laquelle il pourra compter, pour l'aider à développer notre industrie et pousser aux manufactures.

M. Langelier, député pour Montmagny au parlement provincial, est nommé agent du ministre de la justice à Québec, en remplacement de M. Plamondon qui vient d'être nommé juge de la Cour Supérieure pour le district d'Arthabaska.

L'élection de M. J. L. McDougall, de Renfrew Sud, et celle du capitaine Norris, de Lincoln, ont été annulées pour corruption de la part des amis de ces deux messieurs. Aucun fait personnel n'a pu être établi contre McDougall et Norris. Dans la cause de M. Norris, le pétitionnaire ayant tenté de faire une preuve contre le membre siégeant, a échoué et le juge l'a condamné à payer les frais de cette partie de l'enquête.

MM. McDougall et Norris sont réformistes.

Il y avait longtemps que l'on avait entendu parler de la petite colonie de Popolis, lac Mégantic ; nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que cet établissement, fondé il y a un peu plus de trois ans par nos anciens zouaves pontificaux, devient de plus en plus prospère. M. le chanoine Edmond Moreau, qui a eu le premier l'idée de coloniser cette partie de nos riches Cantons de l'Est, est revenu la semaine dernière, d'une visite qu'il a faite à ses colon-zouaves. Il rapporte que ces derniers sont on ne peut plus heureux de leur état et qu'ils ont déjà défriché plusieurs arpents de ces terres si fertiles.

Nous accusons réception des « Lettres à un député. » Ces lettres ont déjà en partie été publiées dans le *Franc-Parleur* sous un pseudonyme. Le volume sort des ateliers du *Franc-Parleur* et est signé par Mgr. l'évêque de Bitha. C'est un plaidoyer éloquent en faveur de la justice et du droit, qui ont été si indignement sacrifiés à la dernière session.

L'hon. George Anthony Walkem, premier ministre de la Colombie Britannique, qui est en Angleterre depuis quelques semaines, a été reçu membre de l'Association Britannique pour l'avancement des sciences, section de géographie. M. Walkem a vécu à Montréal durant plusieurs années et il parle bon français. Son père, ancien officier des Ingénieurs Royaux, est employé dans le Département de la Milice, Ottawa, bureau des cartes et plans militaires.

Election des officiers de l'Union St. Joseph de Lowell, Mass. :

S. P. Marin, Président, réélu ; F. V. Geoffroy, Vice-Prés. réélu ; Révd. A. M. Garin, O. M. I., Chapelain ; Isidore Turcotte, Secrétaire-Archiviste ; Philéas David, Assistant ; M. A. Aubertue, Secrétaire-Correspondant, réélu ; J. S. Lapière, Trésorier, réélu ; Noël Poirier, Assistant ; Edouard Courchaine, Dépositaire.

Le journal l'*Acrobate* dont nous avons annoncé les premiers l'apparition, a eu un très grand succès, surtout pour son second numéro.

En présence de ce succès, et pour répondre aux nombreuses demandes d'annonces qui leur sont faites, les directeurs ont résolu d'augmenter leur format et de donner au public 8 pages de texte au lieu de 4, sans changer le genre de leur journal.

Ce changement nécessitera pour l'organisation un retard de quelques jours, après quoi, le journal reparaitra sous sa nouvelle forme avec des changements notables dans sa rédaction.

ERRATUM.—Dans la poésie de M. Gaston Wiillard, que nous avons publiée dans notre dernier numéro, au lieu de :

Le jour va bientôt finir, et l'horizon bleuâtre
Commence à s'éclaircir d'une lueur rougeâtre.

Lire :

Le jour va bientôt finir et l'horizon bleuâtre
Commence à s'éclaircir d'une lueur rougeâtre.

BULLETIN TELEGRAPHIQUE

FRANCE.

Paris, 6.—Victor Hugo vient d'écrire une lettre refusant l'invitation d'assister au Congrès de la Paix à Genève. Il dit que la paix ne peut pas être établie d'une façon définitive avant une nouvelle guerre entre la France et l'Allemagne. Il parle de la haine profonde qui existe entre ces deux nations, et il dit qu'il y aura un duel entre les deux principes de la monarchie et de la république.

Paris, 7.—Le gouvernement a suspendu pour deux mois la publication de l'*Univers*, à la suite de la publication d'articles violents contre le président de la République Espagnole.

Dans un discours qu'il a prononcé aujourd'hui à Reims, Jules Simon a demandé la dissolution de l'Assemblée. Il déclara que la monarchie était impossible, la population française ne se composant que de républicains et de bonapartistes.

Paris, 8.—Charles Perkins, ancien consul des Etats-Unis à Lisbonne, qui avait comparu il y a quelques jours, devant le tribunal correctionnel du département de la Seine, pour avoir obtenu des sommes d'argent considérables, en se prétendant le représentant de puissantes compagnies ou l'agent de Don Carlos, vient d'être condamné à un an de prison, cent francs d'amende et à la restitution de toutes les sommes qu'il a extorquées.

Sa femme, qui est la nièce d'Isabelle, ex-reine d'Espagne, a été acquittée.

Paris, 13.—François Pierre Guillaume Guizot, le grand homme d'Etat, est mort aujourd'hui à sa résidence de Valchère. Il sera enterré au cimetière de St. Ouen. Dans son testament le défunt a exigé que ses funérailles soient des plus simples. M. Guizot était né à Nîmes le 4 octobre 1787.

ESPAGNE

Madrid, 7.—On dit que Serrano prendra bientôt en personne le commandement de l'armée du Nord.

Paris, 10.—Les journaux de cette ville publient une dépêche officielle Carlisle reconnaissant que les royalistes ont fait fuir sur les vaisseaux de guerre l'*Albatross* et le *Nautilus* à Grotteria. Une dépêche déclare que les vaisseaux essayaient de débarquer des hommes armés sous prétexte d'exercer leur équipage et conclut en disant : Les Carlistes ne reconnaîtront aucune combinaison de Serrano et de ses complices, mais exigeront le respect pour le territoire espagnol et résisteront aux bravaes dont le gouvernement Allemand vient de donner l'exemple dans l'action des navires de guerre.

Le gen. Lazerna a été nommé commandant en chef de l'armée du Nord et les généraux Loma et Cabellas commandants de division.

Madrid, 13.—Les ministres d'Allemagne et d'Autriche ont été reçus hier par le président Serrano, avec le cérémonial usité en semblable circonstance, et ils ont présenté leurs lettres d'audience, suivant les instructions de leur gouvernement.

Le ministre allemand dit que l'empereur William, en reconnaissant le pouvoir exécutif d'Espagne était mu par le désir de contribuer à la restauration de la paix dans ce pays, et qu'il espérait que le président Serrano saurait réussir à maintenir l'ordre.

Serrano répliqua que son gouvernement répondrait à l'attente de l'Europe et qu'il ferait tout pour la cause de la civilisation.

Des paroles dans le même sens ont été échangées entre le président et le ministre autrichien.

ALLEMAGNE

Berlin, 9.—On dit que le gouvernement lancera bientôt un ordre expulsant de la Prusse, tous les prêtres et religieux étrangers.

FÊTE DU ST. NOM DE MARIE A MONTRÉAL

Dimanche dernier l'église revêtait ses plus beaux ornements pour célébrer la mémoire de la Reine du Ciel, qui est la mère de tous les catholiques. C'est surtout à Montréal que toutes les solennités de la Ste. Vierge sont célébrées avec une pompe bien digne de rappeler les grandeurs de la Mère de Dieu. En effet, notre ville n'a-t-elle pas été mise dès sa fondation sous la protection immédiate de Marie? Ses fondateurs animés d'un esprit vraiment catholique n'avaient-ils pas donné le nom de Ville-Marie à ce petit hameau qui, plus tard, devait devenir la ville la plus opulente de tout le Canada? On peut le dire avec orgueil, ce patronage de la Ste. Vierge a porté bonheur à Montréal.

L'église de Notre-Dame était magnifiquement décorée; rien n'avait été épargné pour relever la fête du St. Nom de Marie. Mgr. Fabre officiait à la Paroisse ayant pour assistants le Révérend M. Arraud comme diacre, le Révérend M. Valois, sous-diacre et Messire Deschamps.

La quête dans la nef fut faite par M. L. A. Jetté, M. P., M. L. O. Loranger et M. A. Choquette, Secrétaire-Trésorier de la Fabrique Notre-Dame. Dans les galeries, MM. Ludger Chaput, Benjamin Descairie, A. Monette et S. Monette ont fait la quête.

Le sermon a été donné par le Révérend M. Sorin dont l'éloquence est si bien connue et appréciée des catholiques de Montréal. Le zélé prédicateur parla longuement des grandeurs de Marie; il fit ressortir la protection constante de la Ste. Vierge pour ceux qui l'implorèrent avec ferveur. Somme toute, la messe a été un digne prélude à la magnifique procession qui devait avoir lieu dans l'après-midi.

Dès 3 heures de l'après-midi, le carillon de l'église paroissiale faisait entendre sa voix grandiose pour convier les fidèles à la procession qui devait défilé sur les rues Notre-Dame et St. Paul. Le défilé présentait un aspect vraiment imposant; il comprenait toutes les associations religieuses et de bienfaisance de Montréal.

Voici à peu près dans quel ordre a défilé la procession: Elèves des Sœurs de la Congrégation; Elèves des Frères de la Doctrine Chrétienne avec bande en tête; Congrégation des femmes; Congrégation de la Bonne Mort; Congrégation de la Ste. Vierge; Congrégation de Notre-Dame des Victoires; Union St. Joseph; Congrégations des Jeunes Gens; Ecole Normale Jacques Cartier; Collège des Jésuites; Collège de Montréal avec bande en tête; Congrégation des Hommes; Congrégation Ville-Marie; Association des Marchands, et la Statue, qui était portée par les membres des différentes congrégations.

A la suite de la Statue, marchaient Mgr. Fabre ayant à sa droite le R. P. Antoine et à sa gauche le R. P. Sacher, S. J.

Après une courte halte à l'église de Notre-Dame de Bonsecours, la procession reprit sa marche par la rue St. Paul pour se rendre à l'église paroissiale, où un salut solennel fut chanté.

Une foule immense accompagnait la procession; on compte qu'il y avait au delà de 50,000 personnes échelonnées le long du défilé.

Cette cérémonie laissera un souvenir impérissable dans le cœur des catholiques de Montréal; après une aussi belle fête, on reconnaît une fois de plus que l'Église catholique seule peut procurer à ses enfants une fête aussi splendide.

UN MATCH CLANDESTIN.

Londres, 15 juillet.

Il n'est guère de semaine où les environs de Londres ne soient le théâtre de quelqu'un de ces *ights* qui ont leurs spectateurs ordinaires et leurs patrons attirés. Ceux-ci se cotisent pour réunir une certaine somme qui est le prix du vainqueur; on choisit des adversaires de bonne volonté et le combat a lieu en "famille."

Mais ce qui ne c'était pas vu encore et qui sort du cadre des plus révoltants spectacles, c'est la rencontre qui vient d'avoir lieu à Hanley devant une réunion d'amateurs, et qui a motivé l'interpellation présentée il y a deux jours par Sir Layard à la Chambre des Communes.

Il s'agit d'un combat arrangé entre un nain et un chien bouledogue. Un premier défi n'avait point eu, paraît-il, d'issue suffisamment incontestée et il s'agissait cette fois d'une revanche décisive. Le terrain choisi était une sorte de salle basse, de seize pieds carrés environ, et pavée de briques. Les spectateurs convoqués arrivèrent un à un pour ne point donner l'éveil, et prirent place autour d'une corde tendue à quelques pieds du mur. Étrange et disparate assemblée, composée de la lie des *public houses*, et de la fine fleur des bouges mal famés dalentour; quelques "élégants" à la mine douteuse, chapeau sur l'oreille, pipe aux lèvres, fleur à la boutonnière, formèrent le "jury" et s'assirent au premier rang sur les trois ou quatre chaises sordides qui leur étaient réservées. Bientôt entra le héros de la fête.

C'était un petit homme, d'une laideur repoussante, haut tout au plus de quatre pieds et demi et paraissant âgé d'une quarantaine d'années; ses cheveux étaient grisouissants et crépus, sa tête démesurée, ses mains et ses pieds énormes; il avait

le nez écrasé, l'œil glauque, la dent pourrie et ressemblait assez, sur ses jambes torses, à quelqu'un des animaux dont il avait fait ses adversaires ordinaires; ses larges oreilles, écartées comme des palettes, portaient encore les traces de luttes récentes; elles étaient sanglantes et déchirées en plus d'un endroit. L'entrée de ce monstre fut saluée par toute sorte de manifestations. On lui serra les mains, on lui offrit du *gin*. Il parut fort sensible à ses démonstrations flatteuses et s'inclina à droite et à gauche de la façon la plus grotesque du monde. "Cinq minutes avant l'heure," s'écria, en tirant sa montre, un des élégants assis aux places réservées. "Allons Brummy!" répéta la galerie qui battait des mains.

Le nain procéda aux préparatifs de ce duel d'un nouveau genre; il se mit d'abord à parcourir l'arête à quatre pattes, tâtant les aspérités, les inégalités du sol, et s'efforçant de le niveler sous une couche de sable humide; puis il se dépouilla de ses vêtements jusqu'à la ceinture et se mit à oindre de je ne sais quelle mixture grasse son torse velu et ses bras nerveux couverts jus qu'au dessus du coude d'innombrables cicatrices. "Cela y est-il?" demanda-t-on. Le nain avela un grand coup d'eau de vie: "Il peut bien venir quand il voudra!" répondit-il.

Presque aussitôt deux nouveaux personnages entrèrent en scène: l'un était un grand gaillard aux formes athlétiques, à la face violette et ayant les dehors d'un garçon boucher; l'autre était un énorme bouledogue blanc sale, à la mâchoire carrée, aux yeux saillants. Dès que celui-ci aperçut Brummy, il s'élança avec fureur de son côté; mais son maître le traina jusqu'au mur où sa chaîne fut solidement assujétie à un anneau rivé. Pendant ce temps, le nain était attaché de son côté, au mur opposé, par une courroie de cuir qui lui passait autour des reins.

Voici quelles étaient les conditions du combat: les deux brutes avaient chacune une longueur de corde mesurée, leur permettant de s'aborder, mais aussi de battre en retraite chaque fois qu'elles jugeraient convenable; l'homme marcherait à quatre pattes et n'aurait point d'autre arme que ses poings fermés; de plus il ne pourrait saisir la bête par le collier, ni avoir avec elle de "corps à corps" si ce n'est pour se dégager de ses étrointes. Si le dogue parvenait à mater son adversaire, c'est-à-dire à le saisir de telle façon que celui-ci ne puisse plus se débarrasser de lui, le chien serait déclaré vainqueur; l'homme n'aurait qu'à crier "j'y suis!" et l'on interviendrait pour le retirer d'entre les crocs de la bête; si, au contraire, le nain parvenait à abattre le dogue à coups de poing, à l'étourdir ou à le châtier de telle sorte qu'il ne puisse ou ne veuille recommencer l'attaque durant l'espace de deux minutes, malgré les provocations de son adversaire et les excitations de son maître, ce serait Brummy qui emporterait le prix.

On donna le signal. Le nain cracha dans ses mains calleuses, s'avança jusqu'à la moitié de la longueur de sa corde et s'agenouilla par terre. Le dogue, que depuis un instant déjà son propriétaire maintenait difficilement, s'élança avec une telle violence, qu'on put craindre que sa chaîne ne fut brisée. Mais Brummy était resté en dehors de son atteinte et, s'arc-boutant tout d'un coup, il abattit sur la tête du chien son poing comme une masse. *Physic*, c'était le nom du dogue, poussa un hurlement de rage et, avant que son adversaire ait pu se reculer assez loin, il bondit sur lui et cette fois les crocs de la bête pénétrèrent dans la chair nue de son ennemi. Le sang coula et il y eut un premier hurrah dans l'assistance. Mais ce n'était que le prélude de la lutte.

Le nain suça rapidement sa blessure et avant que Dan, le garçon boucher, n'eût lâché son dogue pour la seconde reprise, Brummy était de nouveau accroupi au milieu de la pièce, souriant hideusement, provoquant la bête et lui tendant son bras ensanglanté. Le chien, allumé par ce premier succès, s'élança de nouveau; mais cette fois le coup qu'il reçut sur la tête le fit rouler jusqu'aux pieds de son propriétaire et deux filets de sang noir apparurent entre ses narines camuses. En moins de dix secondes la bête épongee et réconfortée, se trouvait en face de son adversaire. Celui-ci souriait toujours. La colère du dogue était telle qu'une sorte de tremblement hystérique agitait tous ses membres et que de grosses larmes roulaient de ses yeux affreusement dilatés sur ses babines pendantes. Il y eut alors une lutte horrible. Le dogue avait saisi le bras de son ennemi entre ses mâchoires de fer. Pendant un instant la brute et l'homme enlacés se roulaient sur le sol; de son poing resté libre, le nain assénait des coups désespérés sur la tête du chien pour lui faire lâcher prise; celui-ci n'en ressentait que davantage son formidable étau. Pourtant, après une minute de cette hideuse mêlée, Brummy, arrêtant la respiration de l'animal, en lui étreignant les côtes, parvint à lui faire desserrer les crocs et à se débarrasser de sa morsure. Il se retira un instant pour avaler un trait d'eau-de-vie et essuyer ses bras sanglants, tandis que Dan, de son côté, pensait, avec une éponge imbibée de vinaigre, la tête enflée de son chien. C'était à recommencer.

Mais je fais trêve à de révoltants détails. Sachez qu'il n'y eut pas moins de *deux reprises*! A la dixième, les spectateurs eux-mêmes n'avaient plus rien d'humain, on se fut cru dans une cage de bêtes féroces; c'étaient des cris, des hurlements, des excitations de toutes sortes à la bête ou à l'homme. Le nain était à bout de forces, et autour de lui on pariait "deux contre un" pour le dogue. A la douzième reprise, Brummy, écumant, haletant, sordide, rouge de sang, concentra tout ce qui lui restait d'énergie et de vigueur dans un suprême effort. Son poing herculéen s'abattit une dernière fois sur la mâchoire de l'animal. *Physic* roula par terre et ne se releva pas. Son maître et ses partisans s'empressèrent autour du chien et parvinrent encore à le ramener. Mais le temps réglementaire était passé, et c'est l'homme-bête qui eut le prix.

Je suis tenté de m'excuser auprès de vous d'avoir mis sous vos yeux d'aussi affreuses choses. Il est juste de dire qu'elles ont soulevé une indignation générale dont l'interpellation de Sir Layard n'a été que l'expression. Si des poursuites sont exercées—et il est probable qu'elles le seront—on les devra surtout à la publicité donnée à ces faits répugnants; il est donc du devoir de journaux de ne pas les couvrir de leur silence; signaler de pareilles monstruosités c'est en prévenir le retour.

LA PRISE DES ELEPHANTS SAUVAGES EN BIRMANIE

Pour attirer les éléphants encore sauvages, on se sert d'éléphants apprivoisés, admirablement dressés à cet effet. Aux environs de Mandalay, commencement d'immenses forêts remplies d'éléphants; une dizaine d'éléphants apprivoisés sont dépêchés vers ses forêts, qu'eux-mêmes habitaient peu de temps auparavant; ils se mettent en campagne et ne tardent pas à rencontrer quelqu'un de leurs anciens camarades. Je ne sais

s'ils entament le dialogue du Chien et du Loup de La Fontaine; mais le fait est que, la plupart du temps, l'éléphant sauvage, ne se méfiant pas de ses amis, se met en route avec eux, et ceux-ci l'entraînent peu à peu en dehors de la forêt. Alors commence le second acte du drame.

A l'extrémité d'Amarapoura, l'ancienne capitale, s'élèvent deux enceintes concentriques: la première formée d'un mur en briques, la seconde d'une palissade de bambous, espacés de façon à ce qu'un homme puisse partout la traverser. On pénètre dans cette enceinte par une allée en entonnoir, formée aussi de bambous soigneusement dissimulés par des branchages; à l'extrémité se trouve une porte mobile qu'on peut élever et abaisser à volonté. Au-dessus de l'enceinte en briques règne un chemin circulaire destiné aux spectateurs, et au milieu duquel se trouve une tribune réservée aux personnages de distinction.

Il s'agit d'amener l'éléphant dans l'enceinte. Entouré de ses gardes, il débouche de la forêt en face d'Amarapoura; entre deux s'étendent des marais. Lorsqu'il y a pénétré, il commence à se méfier; il va falloir joindre la force à la persuasion.

La prise d'un éléphant est une grande fête nationale, comme les combats de taureaux en Espagne; aussi, dès le matin, les mille places sont-elles envahies par des milliers de spectateurs.

Tous les chemins sont encombrés; chacun a revêtu ses habits de fête, c'est-à-dire que ceux qui n'en ont pas habituellement ont arboré ce jour-là le *langouti* et que les autres ont un langouti un peu plus orné; de tous côtés les dignitaires s'avancent montés sur des éléphants et revêtus de leur *tsalwé*, insignes des nobles birmanes. De la tribune, nous jouissons d'un coup d'œil vraiment magique. Figurez-vous une foule aussi nombreuse que celle qui émaille Longchamp les jours de revue, mais bariolée de mille couleurs, remplissant la plaine, formant sur les arbres des grappes de l'aspect le plus pittoresque, et couronnant les sommets de mille pagodes à moitié ruinées, dont la masse sombre se détache au milieu de ce brillant tableau. D'un côté, les marais sur lesquels voltigent des bandes de canards sauvages, puis la forêt encore dans l'ombre, et au-dessus de laquelle se dressent, au dernier plan, les montagnes reflétant les rayons d'un splendide soleil; de l'autre l'Iraoudy qui coule majestueusement au pied des hautes collines; et, couronnant le tout, le ciel toujours bleu depuis quatre mois. Le théâtre est magnifique, la pièce en sera digne.

Les éléphants sont à 1,500 mètres de nous, à l'extrémité des marais, et nous résistons difficilement au plaisir d'aller les contempler de plus près. Nous avançons jusqu'au moment où l'éléphant sauvage se détache du groupe pour s'élever sur ses courbes; c'est alors un saut qui peut gêner; puis des hurras frénétiques lorsque l'animal prend le parti de rentrer parmi les éléphants domestiques; mais malheur à l'imprudent qui ne s'enfuit pas à temps!

Il est dix heures; le président donne le signal, et les éléphants s'approchent de l'enceinte, enveloppant le malheureux prisonnier qui commence, mais trop tard, à reconnaître sa faute; sur les flancs du cortège se trouvent d'autres éléphants montés par des cornacs. La foule pousse un cri de joie; on ne reconnaît plus ces Birmans, habituellement si calmes, si dégmatiques, si doux; ils sont hors d'eux-mêmes, ils trépignent, ils délirent. Ces populations apathiques deviennent des plus ardentes lorsqu'une cause extraordinaire les fait sortir de leur naturel.

Mais voici qu'un grand remous se produit dans la foule; les poneys galopent de tous côtés, franchissant haies et fossés; les piétons culbutent l'un sur l'autre; l'éléphant sauvage vient d'avoir une velléité de révolte, et il s'est élané en avant des autres, s'ouvrant un passage vers la forêt; puis, arrivé au milieu des marais, il s'arrête et semble hésiter. Il faut voir alors avec quelle habileté, avec quelle persévérance les éléphants apprivoisés reviennent dix fois, vingt fois à la charge, jusqu'à ce qu'ils l'aient enfin ramené tout près de la porte d'entrée. Mais on a affaire à un mâle vigoureux, armé de défenses formidables, et on va être obligé de recourir à de nouveaux moyens: on fait avancer les éléphants de combat. Les éléphants de combat sont d'énormes pachydermes, dont quelques-uns ont, dit-on, plus de deux cents ans, et ont joué un rôle honorable dans les guerres contre les Siamois et les Pegouans. Les cornacs qui les montent sont armés de lances et ils s'avancent résolument contre l'éléphant sauvage.

Les éléphants de combat sont au nombre de quatre; ils se disposent en carré, de manière à former contre l'éléphant sauvage une formidable partie de quatre coins. Chaque fois que ce dernier veut fuir d'un côté, il rencontre un combattant. Alors les deux adversaires s'élancent l'un contre l'autre, et tandis qu'ils se labourent de coups de défense, le cornac larde de coups de lance la trompe du malheureux éléphant sauvage. Mais parfois celui-ci est le plus fort, l'éléphant de combat fait un tête à queue, et alors commence une course effrénée dans laquelle la vie du cornac est souvent en danger; enfin les trois autres viennent à la rescousse et l'on ramène l'ennemi commun. Arrive le moment où les forces du malheureux s'épuisent; alors un des éléphants non montés enfille devant lui l'entonnoir fatal, tandis que les éléphants de combat forment la haie par derrière. Ahuri, exténué, l'éléphant sauvage suit machinalement celui des siens sur le dos duquel il n'aperçoit pas d'adversaire, on laisse retomber vivement la porte, la trappe se referme, et tandis que l'autre éléphant sort par l'ouverture située du côté opposé, l'éléphant sauvage se trouve enfermé dans l'enceinte et tourne vainement tout autour pour chercher une issue. Alors ce sont des transports d'enthousiasme, et, à vrai dire, il est, je crois, difficile de voir un spectacle plus saisissant.

Le troisième acte commence. (Il y en a cinq; c'est tout à fait classique.) Dans l'intervalle compris entre l'enceinte de briques et l'enceinte de bambous se tiennent des hommes hardis, agiles, qui ont pour mission d'aller provoquer l'éléphant, et qui rentrent ensuite vivement derrière leurs bambous contre lesquels l'éléphant vient se heurter violemment la tête, l'espace étant juste assez grand pour laisser passer un homme. On leur lance, pour les encourager, quelques pièces de monnaie et des mouchoirs de couleur avec lesquels ils irritent l'éléphant. Le point d'honneur les excite; c'est à qui approchera le plus près, et ce métier n'est pas sans péril. Nous avons vu un malheureux saisi par la trompe de l'éléphant au moment où il touchait aux bambous; en un clin d'œil, l'animal le roula dans la poussière, lui ruit le pied sur la poitrine et il expirait quelques instants après. Un second accident arriva peu de temps après dans des circonstances analogues.

Lorsque l'éléphant a ainsi tourné pendant deux ou trois heures, se heurtant à tous les bambous et sans cesse déçu, ses forces sont assez épuisées pour qu'on puisse tenter de le faire entrer dans une petite enceinte, diminutive de la première, qui se trouve à un des angles du côté opposé à la porte d'entrée;

c'est une véritable souricière où, une fois enfermé, l'animal n'a plus la place de se remuer. Pour arriver à ce résultat, un Birman, un des plus audacieux et des plus adroits, se campe fièrement devant l'éléphant et le provoque jusqu'au moment où, la colère l'emportant sur la méfiance, celui-ci s'élance à sa suite dans la petite enceinte; alors, tandis que l'homme s'esquive à travers les bambous qui font face à l'entrée par laquelle il y a pénétré, l'éléphant est définitivement pris. Il se soulève dans un dernier transport de fureur, il ébranle la charpente, il laboure la paroi à coups de défenses; mais ce n'est plus qu'une colère impuissante: bi-tôt des nœuds coulant sont passés à ses jambes et autour de son cou; d'autres nœuds relient les premiers entre eux; bref, le colosse est ficelé comme un véritable faucisson.

On ouvre la porte située du côté opposé à celle par laquelle on l'a fait pénétrer dans sa cage, et on le traîne jusqu'à un hangar voisin de l'enceinte, où on l'attache à un poteau: là finit son supplice et commence sa transformation; c'est le cinquième acte du drame. On met l'éléphant entre les mains de deux cornacs: l'un doit lui infliger les mauvais traitements, l'autre, au contraire, le comble de douceurs. Le premier a pour mission de lui faire sentir la supériorité de l'homme, le second de lui rendre l'obéissance aimable. C'est ce dernier qu'on lui laissera comme cornac définitif et pour lequel il concevra un de ces attachements qui ont donné lieu à tant de légendes touchantes. Il est rare qu'un éléphant apprivoisé retourne à la vie sauvage; mais ceux qui regagnent leurs forêts sont impitoyables pour les hommes.

FAITS DIVERS

ENQUÊTE A LA POINTE-CLAIRE.—Samedi soir, le 5, M. le chef de police et M. le coroner Jones reçurent des dépêches, annonçant que le nommé Raphaël Brunet avait été assassiné à la Pointe-Claire. M. le coroner partit immédiatement pour cette paroisse, où il ouvrit une enquête qui établit qu'il n'y avait pas eu crime.

M. Brunet était un homme très-sanguin et avait des dispositions à l'apoplexie; il s'était pris de querelle avec un individu du même lieu et il éprouva une telle révolution qu'au plus fort de la dispute, il s'affaissa sur lui-même, vomissant des flots de sang. Verdict a été rendu suivant les faits.

UN CRAPAUD DANS L'ESTOMAC.—Nous lisons dans la *Chronicle* de Durham: "On nous a montré hier un crapaud de plus de deux pouces de long, qui, nous dit-on, a été vomé environ une heure auparavant par M. John Nevells de Mount Forest. Mardi soir, ce monsieur s'était arrêté à l'hôtel McKay où il avait bu trois verres ordinaires d'eau-de-vie dont il ne ressentit, dit-il, aucun effet. Le mercredi matin il se mit en route pour gagner sa demeure. Il avait fait à peu près un demi-mille lorsqu'il éprouva des douleurs très-vives dans l'estomac et finit par vomir le crapaud en question. M. Nevells était souffrant depuis plus d'une semaine et disait souvent à ses amis qu'il croyait avoir un lézard dans l'estomac. Lorsqu'il avait soif, il buvait n'importe où, même il lui était arrivé de boire l'eau stagnante d'un marais."

LE CONSTABLE BAIGNET.—Le sous-constable Baignet qui a été la victime de son devoir le 31 juillet dernier, est venu au bureau de police où il a donné sa déposition. Il est maintenant bien. La blessure qui est maintenant cicatrisée lui laisse une large entaille sur l'occiput.

AMOUR ET LACHÈTE.—Il y a quelques jours, plusieurs jeunes gens d'Ottawa se réunirent à Johnson's Grove. Parmi eux se trouvaient M. X... et Mlle Y..., qui semblaient filer le parfait amour. On s'amusa à danser, chanter, etc., et tout était pour le mieux dans le meilleur des pique-niques possible. Le soleil couché, nos jeunes gens se préparaient au départ lorsque Mlle Y..., accompagnée par son frère et son cavalier, se sépara du groupe principal.

Deux vauriens armés de gourdins s'élançèrent d'un fourré et attaquèrent Mlle Y..., qu'ils cherchaient à entraîner dans le bois. Le frère de cette dernière sans s'armer d'un courage inutile, prit les jambes à son col et courut chercher du secours.

M. X... fit un simulacre de résistance et se laissa terrasser sous le premier coup de bâton en faisant le mort dans un fossé. Mlle Y... abandonnée par son bien-aimé, se défendit vaillamment et réussit à s'échapper des mains de ses lâches agresseurs.

Les vauriens se mirent à sa poursuite, mais en voyant arriver les amis de la demoiselle ils se sauvèrent dans les bois.

Le lendemain on apprit que c'étaient deux jeunes demoiselles au caractère espiègle qui avaient monté cette scie.

ST. ANTOINE.—Un jeune homme du nom de Hormidas Archambault, fils de M. Narcisse Archambault, cultivateur de la paroisse de St. Antoine, rivière Chambly, s'est noyé, samedi dernier en se baignant. Il était parti seul entre les 7 et 8 heures pour se rendre dans une petite île située au milieu de la rivière entre St. Antoine et St. Denis. C'est là à quelque distance du rivage qu'il trouva la mort. Le défunt avait quelque fois l'habitude de se baigner près de cette île; mais par endroit le fond de la rivière est dangereux et il est probable que le jeune homme aurait été surpris par la profondeur de l'eau, car son corps fut trouvé quelques heures après à un endroit profond de 18 à 20 pieds d'eau.

Le défunt était garçon et âgé de 23 ans. Il était le dernier fils survivant d'une famille respectable et affligée qui a vu disparaître successivement depuis quatre ans par une suite d'accidents déplorables et imprévus quatre de ses membres arrivés à la fleur de l'âge. Cette dernière catastrophe qui vient couronner bien tristement cette série de malheurs domestiques ajoute d'une manière sensible aux chagrins et aux regrets de la famille du défunt.

Il y a eu, hier, le 6, à Ottawa, dans l'hôtel St. George, rue Rideau, entre 4 et 5 heures de l'après-midi, une rencontre et une scène de tumulte qui a failli résulter en un double meurtre. Un inconnu se trouvait là, et l'on pense qu'il était venu avec

le cirque, lorsqu'un M. Abraham Henderson, d'Ashburnham Hill, l'accusa de lui avoir volé \$500 et le saisit en lui demandant la remise. L'inconnu aussitôt, tira de sa poche un pistolet et fit feu sur son agresseur. La balle blessa ce dernier et alla se loger dans le mur. L'inconnu prit alors sa course; mais il fut suivi par plusieurs hommes qui criaient: "Au meurtre! au meurtre!" et demandaient aux passants d'arrêter le fuyard.

Celui-ci, arrivé au marché Bye Ward, rue York, fit justement la rencontre de l'homme qu'on désirait, P. C. Lépine, agent de police. Il va sans dire que l'arrestation ne se fit pas longtemps attendre; mais non sans que M. Lépine eut à courir, lui aussi, un grand danger. L'effréné fuyard eut le temps de lui décocher une balle, et ce ne fut que sa mauvaise adresse qui l'empêcha d'atteindre son but. M. Lépine a senti, toutefois, que le plomb meurtrier avait touché son bras.

L'inconnu est maintenant sous verrou et attend son procès.

ST. HYACINTHE.—Nous lisons sous ce titre, dans le *Courrier de St. Hyacinthe*:

"Notre jeune cité prend des développements considérables, chaque jour, depuis un an ou deux; l'esprit d'entreprise se développe considérablement chez nos hommes d'affaires et nos industriels, l'esprit de corps a aussi fait des progrès importants à noter. Tout ce mouvement se fait surtout remarquer depuis l'ouverture des banques à St. Hyacinthe, ce qui a rendu les transactions monétaires des plus faciles et à la portée de tous. Les hommes d'entreprise ont pu escompter leur génie et leur crédit pour ce vil métal avec lequel on dit que tout est possible.

"C'est ainsi, qu'on a vu naître la compagnie manufacturière, la compagnie de chaussures, la compagnie de laines et d'étoffes, la compagnie de fonderie, une tannerie et nombre d'autres industries plus modestes, mais ayant leur importance, avec des capitaux considérables, se montant à plusieurs cent mille piastres. Les constructions s'élèvent comme par enchantement sur tous les points de la ville et aux alentours, les ouvriers en tous genres obtiennent des prix très rémunérateurs et de l'ouvrage en abondance, et on en demande encore tous les jours, une centaine de menuisiers, charpentiers, maçons, plâtriers, briqueteurs, forgerons et autres trouveraient leur place à la boutique ou au chantier, la main-d'œuvre obtient facilement \$1 à \$1.25 par jour.

"La valeur de la propriété est montée de 3 pour 1 et tous les jours, il s'en fait des ventes et des transports pour argent comptant. Une propriété acquise il y a un an pour \$700 est évaluée aujourd'hui à plus de \$3,000. Notre marché offre aussi un débouché important pour les cultivateurs qui y apportent leurs effets et en trouvent promptement de bons prix."

LE CANAL DE BEACHARNOIS.—Quatre portes des écluses du canal Beauharnois ont été emportées. Deux ont été brisées par un vapeur du Haut-Canada, hier matin, et les portes s'en sont allées avec le courant.

TÉLÉGRAPHIE.—La Compagnie du Télégraphe de la Puissance a ouvert un bureau à Summerstown, Ont.

FÊTES JEIVES.—Nos concitoyens israélites entrent dans la série de fêtes qu'ils célèbrent chaque année. L'an qui s'est ouvert pour eux la nuit dernière, à minuit, porte, suivant leur calendrier, le millésime 5,635.

ACCIDENT A MONTRÉAL.—On lit dans le *Nouveau Monde* du 8.

Vers 7 heures, hier soir, Madame Leinhas, 72 rue St. George, remplissait une lampe lorsque l'huile prit feu et causa une explosion. L'huile enflammée se répandit sur la figure, le cou et la poitrine de la malheureuse femme, qui s'élança dans la rue toute en flammes.

L'alarme fut donnée à la boîte No. 12, et en arrivant l'un des constables enveloppa Madame Leinhas d'une couverture et éteignit le feu, mais pas avant que le haut du corps et la figure ne fussent brûlés. Le Dr. Kollmeyer fut appelé.

Aux dernières nouvelles la victime de l'accident se portait assez bien.

La chambre où s'est produite l'explosion a été partiellement incendiée.

VOL AUDACIEUX.—L'impudence des filous ne connaît plus de bornes; nous avons encore aujourd'hui à enregistrer un vol d'une audace inouïe.

Il paraît que mercredi un individu bien mis et ayant de grandes manières, qui était en pension au St. Lawrence Hall, se lia avec un autre voyageur qu'il avait reconnu comme devant être facile à exploiter et l'invita à faire avec lui un tour de promenade dans la rue St. Jacques. Sur le parcours, ils furent accostés par un troisième personnage, qui lui présenta une facture de \$600 pour des marchandises expédiées pour lui et il en réclama le paiement avec beaucoup d'arrogance.

Il se tourna alors vers son ami et le pria d'acquiescer le montant puisqu'il avait l'argent sur lui et ajouta qu'en arrivant à l'hôtel le prêt lui serait rendu. Le compagnon de promenade acquiesça à sa demande, mais l'emprunteur qui est un filou de la bonne école s'est hâté de disparaître de l'hôtel, au retour.

La police est à ses trousses, et espérons qu'il sera pincé.

UN TOUR DE FIGARO.—Un barbier de Montéal, M. Wethay, a inventé un ingénieux moyen de retirer un mauvaise dette. Un *dandy* en état de payer ses comptes devait depuis longtemps pour toilette un montant élevé qu'il refusait de solder. M. Wethay recommanda à ses employés de bien recevoir ce client et la prochaine visite, mais de lui raser qu'un côté de la figure et d'attendre son opinion sur le fait. Trois mois après le client arriva à l'établissement la figure armée d'une épaisse barbe qu'il voulait faire raser, et s'installa dans un fauteuil.

On lui demanda le paiement de son compte, mais il s'excusa de ne pas pouvoir sur le champ, et il offrit de payer d'avance

pour sa toilette du jour. L'offre fut acceptée et l'ouvrier se mit en devoir. Un côté de la figure fut scrupuleusement rasé, endoué et poudré de façon à faire un contraste frappant avec la barbe noire qui recouvrait l'autre joue.

Le barbier se préparant à passer le peigne dans les cheveux, le *dandy* jeta un regard dans le miroir en face et exprima sa surprise de voir qu'on oubliait de le raser entièrement. Là-dessus, le barbier répondit que, d'après les dernières règles de sa profession, on ne rasait que la moitié de la figure, mais le client préférant l'ancien système, on se rendrait à son désir à la condition de payer son ancien compte. Il tira de son gousset un rouleau de papier-monnaie, paya sa dette, sa toilette fut terminée, et il laissa l'établissement au grand amusement de plusieurs témoins de la farce.

LA CAVERNE DES FÉES SUR LA MONTAGNE DE BELOÏL.—La caverne située sur le versant nord de la montagne de Beloïl, a enfin été explorée. Le 28 août, un parti d'explorateurs composé de MM. J. Daigle, M. P. P., Lucien Huot, Arthur Huot, Dr. Perrault, H. R. Gray, J. Chagnon et J. B. Trudel, laissant le village de Beloïl vers dix heures et demie p. m., traînant à sa remorque un bagage de cordes, d'échelles, de haches, de chaudières, etc. Ce qui rend l'ascension difficile, à part l'épaisseur du fourré en certains endroits et la raideur de la pente, ce sont de grosses pierres mobiles, débris roulés du sommet de la montagne, entassés en certains endroits, et ne souffrant d'autre végétation que celle d'une mousse très-glisissante. Parvenus au pied de la caverne les excursionnistes ne furent pas peu surpris de voir suspendus au-dessus de leurs têtes, et paraissant sur le point de s'écrouler au moindre mouvement, d'énormes rocs, formant à l'extérieur comme une arche qui est l'entrée de la grotte.

Cette première excavation n'est pas très-profonde, c'est une fissure qu'à la longue l'eau a creusée dans le rocher d'où une petite source très-fraîche laisse couler son mince filet à travers les mousses vertes qui en tapissent le côté droit. Par la désagrégation du roc qui forme le fond de la grotte, l'écoulement des eaux a creusé une large rigole qui s'étend jusqu'au pied du rocher. Au fond, et touchant la voûte de la caverne, se trouve une seconde ouverture d'environ douze pieds de haut sur cinq de large pénétrant dans la montagne. C'est cette partie, connue sous le nom de *trou des fées*, que les excursionnistes, faute d'échelles assez longues n'ont pas pu explorer, jusqu'ici personne d'ailleurs n'a pu y pénétrer. On essaya d'attirer à cette ouverture au moyen du tronc d'un bouleau blanc qui fut coupé et dressé au fond de la caverne, à l'aide de cordes et avec beaucoup de difficulté; car il s'échappe continuellement sous le pied des petites pierres ou des débris de roches. Malheureusement l'arbre, le plus long qui a pu être amené, était encore trop court d'une quinzaine de pieds. On lança dans cette ouverture plusieurs pierres que l'on entendit distinctement retomber sur le rocher sonore.

Après avoir dépouillé un arbre de ses branches et avoir attaché au sommet un drapeau tricolore, les excursionnistes étaient retournés au village à sept heures du soir.

Cette grotte des fées a fait naître plusieurs légendes que les anciens de la localité se rappellent encore, et qui firent pendant longtemps l'effroi des habitants du voisinage. L'une de ces légendes raconte que, lorsque le pays appartenait aux Indiens, les premiers qui se hasardèrent à franchir ce seuil redouté en revinrent épouvantés, assurant à ceux qui les interrogeaient qu'ils avaient entendu de grands bruits, que leurs flambeaux avaient été éteints sans l'apparence du moindre vent, et qu'ils avaient été saisis à la gorge et rejetés à l'extérieur par des mains invisibles. L'explication probable de la légende c'est que le bruit est causé par une source qui retombe à l'intérieur de la caverne, et qu'il y existe une couche de gaz acide carbonique, qui comme on le sait a pour effet d'empêcher la respiration et d'éteindre toute lumière.

Un phénomène d'acoustique assez singulier s'y produit aussi. Du village de Beloïl, situé à près de deux milles de la grotte et à une différence de niveau de mille pieds, l'on entend distinctement les paroles qui sont prononcées à voix un peu forte dans la caverne.

On nous écrit de St. Eustache à la date de mardi, 8 du courant:

Depuis plusieurs années, notre vénérable pasteur désirait avoir une petite chapelle dans notre nouveau cimetière, qui se trouve éloigné de notre église d'environ quatre arpents. Les fonds manquant, il a fallu ajourner ce projet jusqu'à l'an dernier, époque où il a été décidé de construire cette chapelle à même les deniers provenant de la vente des lots de terre faite à divers citoyens dans notre cimetière. L'entreprise fut donnée à M. Honoré Rochon, maître-entrepreneur de St. Eustache, pour la somme de \$300.

M. Globensky, seigneur de St. Eustache, dont la générosité avait poussé M. les Marguilliers à lui donner, par reconnaissance pour ses nombreux présents, le caveau de la chapelle pour en faire un caveau de famille, crut devoir augmenter le prix de l'entreprise pour faire de notre chapelle un petit édifice élégant et somptueux. Il déboursa généreusement de sa poche au-delà de quatre cents piastres pour embellir cette chapelle et orner notre cimetière de superbes plantations d'arbres.

Lundi, le 7 courant, vers 2 heures de l'après-midi, au milieu d'une foule nombreuse et recueillie, avait lieu la bénédiction de cette chapelle. Monseigneur de Gratiapopolis présidait à la cérémonie. Nous étions heureux de voir Sa Grandeur relever de sa présence l'éclat de notre fête. Aussi voyions-nous une sainte joie peinte sur toutes les figures.

Grâce à la douce sollicitude de notre bon pasteur et à la générosité de M. Globensky, nous pourrions maintenant nous glorifier de posséder dans notre cimetière un sanctuaire vénéré où seront adressées de fréquentes prières et de pieuses communions pour le repos des âmes de nos bien-aimés parents et amis. Ste. Anne fut choisie comme la patronne de notre chapelle. Espérons qu'il s'y fera de fréquents pèlerinages pour le soulagement de nos fidèles défunts. Dans le caveau de cette chapelle, reposent déjà le corps de la regrettée Madame Globensky, décédée en août dernier, et celui de sa jeune enfant, décédée il y a quelques jours, à peine âgée d'un mois.

Les Pastilles du Dr. Nelaton, contre le Rhume, maladie des bronches, maux de Gorge et Consomption, produisent toujours l'effet désiré.—Lafond et cie. 25 cents la boîte.

DE TOUT UN PEU

Le bateau *Arcaean*, de Greenock, durant son voyage de Shields à Bombay, où il transportait une grande quantité de houille, prit feu par la combustion spontanée de sa cargaison, et fut, le 17 février dernier, abandonné par son équipage qui se réfugia dans les chaloupes avec l'intention de se diriger vers les îles Maldives.

Ces barques naviguèrent de compagnie jusqu'au 20 février; mais à ce moment les matelots, trouvant les courants trop forts et dangereux, résolurent de se séparer après avoir partagé leurs provisions.

Le capitaine qui commandait le grand canot fit alors voile vers la Cochinchine; le second, commandant la *guigüe*, et le troisième officier, David Webster commandant la *pinasse*, et ayant avec lui trois matelots et un mousse, continuèrent à marcher vers les îles Maldives.

Après deux jours de navigation, le canot monté par Webster eut à subir tous les coups d'une mer en furie; aussi perdit-il de vue la guigüe, commandée par le second. A partir de ce moment la pinasse se trouva obligée de manœuvrer à vent et cela jusqu'au 9 mars, jour où son eau s'épuisa et ses provisions cessèrent absolument.

L'équipage tira les noms au sort pour savoir qui d'entre eux serait tué pour être mangé, et le nom du mousse sortit de l'urne. Heureusement pour l'enfant, Webster qui avait dormi pendant l'opération du tirage, s'éveilla à temps pour le sauver.

Pendant la nuit, l'équipage tenta alors de tuer Webster lui-même; le mousse à son tour le réveilla afin de l'avertir du danger. Le jour suivant, Webster, qui dormait de nouveau, fut réveillé par le bruit que firent les matelots qui cherchaient à s'emparer de son fusil pour le tuer.

Quelques heures après, l'équipage ayant essayé de nouveau de s'emparer du mousse, Webster arma de son revolver et menaça de faire feu sur celui qui oserait porter ses mains sur l'enfant.

Un jour plus tard, un matelot essaya de couper bas le canot, mais Webster s'empara du misérable et l'empêcha de mettre son horrible projet à exécution. Mais deux jours après, ce même matelot ayant voulu recommencer la tentative, Webster fit feu sur lui, et il périt bien certainement tué si le coup n'avait pas manqué. Webster remit une autre capsule, et il était sur le point de lâcher la détente sur l'individu, quand un énorme oiseau vint à passer au-dessus du bateau. Webster, changeant alors la direction de son arme, le tua et le laissa saisir par son équipage, qui le dévora en un instant, sans en excepter les os et les plumes.

Mais après ce temps, l'équipage parut être en proie au délire. L'un d'eux étant tombé lourdement sur un banc et s'étant grièvement blessé, les matelots, y compris le blessé, se mirent à boire avec avidité le sang qui s'échappait de la blessure, avec tous les signes extérieurs de la folie.

Seuls Webster et le mousse avaient gardé leur sang-froid et conservé une partie de leurs forces, aussi ne cessaient-ils de veiller et de tenir sous leur garde ces malheureux que la faim et le désespoir avaient réduits au plus affreux état.

Enfin, le trente-unième jour de cette existence infernale, à six cents milles de la terre ferme, l'équipage fut recueilli par un navire anglais, la *City of Manchester*, capitaine Hardie, où ils furent parfaitement traités et qui les porta à Calcutta.

La reine a conféré à Webster, dont les incessants efforts ont pu sauver la vie de tous ses compagnons, la médaille Albert de 2e classe.

Ce héros vit en ce moment à Broughty-Ferry, dans le comté de Dundee, où tout le monde peut aller le voir.

La *Gazette de Cologne* ajoute les détails suivants, qu'elle dit authentiques, sur la façon dont le maréchal Bazaine a agi de son côté:

« De son salon, le captif devait pour arriver sur la terrasse, passer un pont, et au bout du pont descendre quelques marches. Le pont était limité des deux côtés par un mur. D'un côté se tenait la sentinelle. Au-dessus du pont on avait tendu une toile pour protéger les passants contre les rayons du soleil; la toile caclait les personnes qui se trouvaient sur le pont à celles qui se trouvaient au pied de l'escalier.

« A la pointe sud-est de l'île, qui est coupée à pic, le maréchal avait établi un jardinet où il travaillait souvent, arrosant ses haricots et se donnant beaucoup de mouvement, car c'est là qu'il avait l'intention de réaliser son projet d'évasion.

« A une avance de ce jardinet, le maréchal découvrit un jour une rigolle qui servait autrefois à l'écoulement des eaux, et qui, maintenant, était remplie de rocaillles et murée en partie. Le maréchal travailla jour après jour pour enlever la maçonnerie qui fermait la rigole. Jour après jour, il dut essayer de dissimuler aux yeux de ses surveillants, au moyen de pierres et de mottes de terre, le travail qu'il accomplissait. Enfin la percée fut achevée.

« Il fallait attacher en dedans du trou deux forts barreaux de fer, attacher aux barreaux une corde et l'on avait moyen de descendre. Dans la rigole même, il y avait la place nécessaire pour cacher jusqu'au jour convenu la corde. La diffi-

culté était de parvenir jusqu'à la rigole sans être vu. Tous les soirs, Marchi accompagnait le prisonnier de la terrasse et en passant par le pont, jusqu'à la porte de son salon. Puis la porte était fermée par les gardiens, et une évasion était impossible. Le maréchal résolut de compter sur un heureux hasard et d'attendre la lettre écrite par sa femme avec de l'encre sympathique.

« Lorsque, vers dix heures du soir, au 10 août, Bazaine arriva au pont, en compagnie de Marchi, il le pria à plusieurs reprises de ne pas se donner la peine d'aller plus loin: la distance qui les séparait du salon était petite, il était inutile que Marchi montât les degrés de l'escalier. Marchi se laissa persuader. Le maréchal monta seul les degrés, passa le pont dont la toile le déroba quelque temps aux regards, feignit d'ouvrir et de fermer la porte, qui fut fermée après par les gardiens, sauta par-dessus le mur à gauche du pont, descendit par un banc qui diminuait la hauteur de l'autre côté, se glissa rapidement le long du rempart, atteignit la rigole, et la première difficulté était vaincue.

« Une corde à nœuds fut rattachée à la corde déjà attachée aux barreaux, et puis commença la descente de 80 pieds. Le maréchal qui avait longtemps exercé ses forces dans la captivité par la gymnastique s'était muni d'une de ces ceintures dont se servent les pompiers; un crochet en fer était attaché sur le devant de la ceinture, le maréchal le suspendait aux nœuds de la corde lorsqu'il avait besoin de se reposer. Arrivé à mi-hauteur, il aperçut une lumière; c'était le signal donné par sa femme.

Echo du quinze août.

Dans un café, un monsieur fortement décoré s'amusa à pousser, de minute en minute, le cri de « Vive l'Empereur! »

Un consommateur impatient finit par lui dire, fort poliment d'ailleurs:

— Pardon, Monsieur, pourriez-vous me dire de quel empereur il s'agit? Je n'en connais que trois actuellement: l'empereur d'Autriche, l'empereur de Russie et l'empereur d'Allemagne. Auquel des trois donnez-vous la préférence?

Pour toute réponse, notre chauffeur d'enthousiasme fit signe au garçon, paya sa consommation sans mot dire et s'esquiva.

On en rit encore dans tout le quartier.

Un journal, qui trouve que la colonne Vendôme est bien lente à se réédifier, nous apprend qu'une des causes de ce retard tient à ce que 3000 kilogrammes de bronze ont disparu.

Trois mille kilogrammes, c'est un joli morceau de cuivre.

Vous verrez qu'on aura laissé une demi-douzaine de touristes anglais visiter les débris.

Un décret de don Carlos menace des plus cruelles représailles les juges, les notaires et les acquéreurs de biens carlistes confisqués par le gouvernement de Madrid.

Dans la Péninsule, où chacun est dans l'incertitude du lendemain, voici du moins les juges et les notaires à peu près sûrs de leurs affaires: soit qu'en refusant d'obéir aux idées du gouvernement ils encouront ses rigueurs, soit qu'en lui obéissant, au contraire, ils donnent prise aux représailles des carlistes.

Pays charmant.

Un mot de Méry.

— Qu'est-ce que c'est que le verre des Allemands? une sorte de tasse évasée, ennyuée, verdâtre? Jamais un Français ni un vrai poète ne boira là-dedans avec plaisir. Verser du vin de France dans un verre bleu, vert ou bariolé; quel crime! Il faut le verre blanc à nos vins, d'or comme à nos vins de pourpre. Mais il faut le verre de couleur pour cacher le vin du Rhin qui a tant de ressemblance avec l'eau de Cologne!

La scène se passait à Spa, en 1863.

En police correctionnelle:

LE PRÉSIDENT. — Mais malheureux, voilà la vingtième fois que vous vous faites condamner pour ivrognerie.

L'accusé. — Si je pouvais prendre un abonnement, mon juge, l'amende me reviendrait moins cher.

— Vous connaissez tous la phrase: « Tot capita, quot sensus. »

Mais savez-vous comment les troupiers lettrés de l'armée de Gambetta l'avaient traduite?

— Autant de capitaines, autant de sangsues!

On lit dans le Figaro:

Un officier qui a fait la campagne du Mexique nous raconte de Bazaine un mot qui prend aujourd'hui une actualité singulière.

On sait que lorsque l'armée d'occupation fut rappelée en France, à la suite de certaines incidences diplomatiques avec les Etats-Unis, l'empereur fit tous ses efforts pour engager l'infortuné Maximilien à quitter ses Etats, où il se trouvait isolé au milieu d'une foule de traîtres.

Le maréchal Bazaine fut chargé d'agir dans ce sens auprès de l'empereur du Mexique, et quels que furent d'ailleurs à cet égard ses sentiments intimes, qui sont restés un mystère, il déploya beaucoup d'éloquence pour déterminer le souverain à s'embarquer avec les troupes françaises.

Maximilien, comme on sait, fut inébranlable. — Vous pouvez éprouver des revers, disait Bazaine.

— Je me relèverai, répondait Maximilien.

— Vous pouvez être fait prisonnier...

— Je briserai ma chaîne, s'écriait chevaliquement le monarque.

— Oh! pour cela, non! dit le maréchal. Dans ce pays-ci, quand on est pris, on est bien pris. En France, on trouve des gens qui manquent à leur devoir pour vous sauver; au Mexique vous n'en trouverez que pour vous vendre!

Le vapeur *Ville de Paris*, capitaine Dandré, parti du Havre le 28 août et de Brest le 29, dit le *Messenger Franco-Américain* est arrivé mercredi matin dans le port de New-York. La traversée a été retardée par une terrible tempête qui aurait pu causer la perte du navire. Dans la nuit du 6 au 7 courant, à environ 500 milles de New-York, la *Ville de Paris* a rencontré un épouvantable cyclone, qui, pendant près de douze heures, a mis la solidité du navire et le courage du capitaine, des officiers et de l'équipage à la plus rude épreuve.

Vers cinq heures du matin, une montagne d'eau s'est abattue sur l'avant du navire emportant la cabine du capitaine et une des embarcations, démolissant la passerelle et la galerie d'avant, et causant beaucoup d'autres dégâts. Le commandant se trouvait sur la passerelle avec le second capitaine. Le coup de mer enleva un matelot qui se tenait près du commandant et jeta ce dernier sous les débris de la passerelle où il fut retenu par le cou. C'est à cette circonstance que M. Dandré dut de ne pas être entraîné à la mer. Revenu à lui, il se trouva couvert de meurtrissures, la figure en sang, mais n'ayant heureusement aucun membre brisé. Quant au second capitaine, il avait le bras cassé. Enfin, le timonier avait eu deux côtes enfoncées par un coup de barre, et plusieurs autres matelots étaient blessés. Malgré ses blessures, le commandant Dandré n'a pas quitté son poste. Ce n'est que vers 9 heures et demie du matin, alors que le navire était sorti du cyclone, qu'il se décida à quitter le pont, où il se trouvait depuis minuit.

La *Ville de Paris* a parfaitement résisté à l'épreuve. Il n'y a qu'une voix parmi les passagers pour louer la solidité du navire et la bravoure de son commandant. Le capitaine Dandré s'est conduit en digne marin français, et il a été vaillamment secondé par ses officiers et son équipage.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

DÉCÈS.

En cette ville, le 9 du courant, à l'âge de 16 mois et 21 jours, Marie-Louise-Blanche-Yvonne, enfant de M. J. O. Trempe, typographe.

Le *Journal des Trois-Rivières* et le *Constitutionnel* sont priés de reproduire.

Académie Commerciale Catholique

DE

MONTREAL

699, rue Ste. Catherine.

AVENUE DU PLATEAU.

Cette institution vient d'ajouter à son programme des études un cours polytechnique complet. Ce cours a été fondé, il y a six mois à peine par l'honorable ministre de l'Instruction Publique, si désireux de voir les hautes connaissances industrielles se répandre parmi la jeunesse canadienne.

Nous invitons tout spécialement les jeunes gens qui se sentent des dispositions et de l'aptitude pour les grandes industries manufacturières, les exploitations minières, le génie civil, l'architecture, l'arpentage, la mécanique, etc., à venir suivre ce cours placé sous la direction d'un habile professeur formé dans les Ecoles Professionnelles de France. — Le cours comprend trois années d'études. Une classe préparatoire est ouverte afin de faciliter l'entrée de l'école polytechnique aux élèves qui n'auraient pas terminé leurs études dans un collège classique.

Le programme détaillé des cours sera envoyé à tous ceux qui en feront la demande.

Le Cours Commercial continuera comme par le passé, seulement la classe où l'on s'occupe exclusivement d'affaires dans le but d'initier plus promptement les élèves à la pratique des transactions commerciales formera un département indépendant des autres classes. Des Bureaux sont établis pour traiter fictivement les affaires de Banque, de Douane et de Commerce en général. Aussitôt qu'un élève est prêt à subir son examen et qu'il le passe à la satisfaction des examinateurs, on lui délivre son Diplôme.

Cette année les Cours Primaires seront transportés dans une maison en brique, voisine de l'Académie, dont M.M. les Commissaires ont fait l'acquisition pour cette fin.

La rentrée des élèves aura lieu, LUNDI, le 31 AOUT.

Pour les conditions et autres informations s'adresser au Principal, à l'Académie.

U. E. ARCHAMBAULT,

Principal.

4 août.

APPRENTIS DEMANDES.

ON a besoin de garçons pour la lithographie. S'adresser à ce bureau.

EVITEZ LES CHARLATANS.

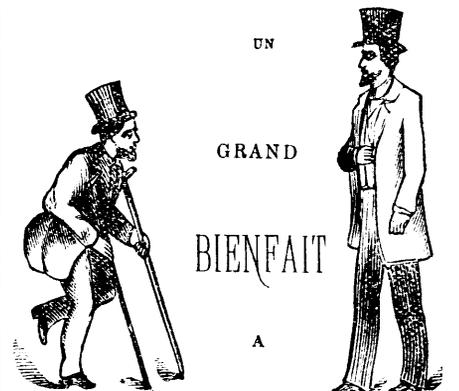
Une victime des indiscrétions de la jeunesse, qui causent la débilité nerveuse, le dépérissement prématuré, etc., ayant en vain essayé de tous les remèdes annoncés, a découvert un moyen bien simple de s'en guérir, qu'il enverra gratis à ceux qui souffrent. Addresser, J. H. REEVES, 78, rue Nassau, New-York. 140-141.

POUDRE ALLEMANDE, SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS, ET EST VENDUE CHEZ TOUS LES EPICIERS RESPECTABLES. 1-8-87

INFAILLIBILITE!



L'HUMANITE SOUFFRANTE

LA PLUS

Grande découverte du Siècle

pour la

première fois importée en Canada.

IL A GUERI DES MILLIERS DE PERSONNES.

DIAMOND RHEUMATIC CURE.

Par son histoire il occupe la position la plus honorable possible que puisse obtenir un remède. Quelques années après qu'il eut été connu seulement des parents, des voisins et de quelques patients du propriétaire qui y recourait, dès qu'ils se sentaient atteints de Rhumatisme, tous les médecins en général le conurent, et grâce à leur approbation et à sa propriété reconnue de remède contre le Rhumatisme, on le réclama si souvent et si vivement que le propriétaire fut obligé d'en augmenter les moyens de confection. La réputation du célèbre remède s'étendit rapidement et bientôt, des demandes, des lettres d'informations, des lettres de remerciements et des certificats très-flatteurs arrivèrent chaque jour au propriétaire de toutes les parties des Etats-Unis; et de cette manière, recommandé par son seul mérite, sans être aidé par les « Artifices du Commerce », sans aucun effort, il s'est élevé à la position enviable qu'il occupe aujourd'hui. Partout où il a été introduit, il a reçu la préférence la plus flatteuse sur tous les remèdes employés pour le traitement des douleurs rhumatismales. Nous sommes réellement reconnaissants et heureux, nous ne disons pas cela parce que notre remède se vend beaucoup et qu'il nous rapporte du profit, mais parce que nous ouvrons un nouveau champ dans la science médicale, et que nous gémissons immédiatement ce que tous les médecins ont regardé, pendant des siècles, comme une chose si difficile même à adoucir. Nous rendons des services jusqu'ici inconnus. Nous adoucissons la souffrance et nous venons en aide au pauvre de Dieu; nous rendons au pauvre journalier l'usage de ses membres malades, et nous lui épargnons infiniment plus que les frais du médecin; nous portons la consolation et la joie dans la demeure de l'affligé, et par conséquent des millions de cœur nous rendront grâce.

Au moyen de ce remède des milliers de gens, de faibles, malades et souffrants qu'ils étaient sont devenus forts, vigoureux et heureux, et les affligés ne peuvent raisonnablement hésiter à en faire l'essai.

Cette médecine est préparée par un médecin soigneux, consciencieux et expérimenté, à la demande expresse d'un grand nombre d'amis dans la profession, dans le commerce et parmi le peuple. Chaque bouteille est garantie contenir toute la force de la médecine dans son plus haut état de pureté et de développement, et est supérieure à toute autre médecine connue jusqu'à présent contre cette terrible maladie.

Ce remède est en vente chez tous les Pharmaciens de la Province. S'il arrive que votre Pharmacien ne l'ait pas parmi ses remèdes, dites-lui de se le procurer de

DEVINS & BOLTON,

Porte voisine du Palais de Justice, Rue Notre-Dame. Agents généraux pour la Province de Québec.

ou de

NORTHROP & LYMAN.

Scott Street, Toronto.

Agents pour Ontario.

Prix \$1.00 la bouteille; grandes bouteilles, \$2.00. 5-21-52 F. 473.

Imprimé et publié par La Compagnie de Lithographie et de Publication de G. E. DESBARATS, 1, Côte de la Place d'Armes, et 319 Rue St. Antoine, Montréal, Canada.